

BULLETIN
DE
L'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



PALAIS DES ACADEMIES
1, RUE DUCALE
BRUXELLES

SOMMAIRE

	Pages
Les « Mémoires » de Paul Hymans (<i>Communication de M. Gustave Charlier, à la séance mensuelle du 14 juin 1958</i>)	107
Marie Noël, dramaturge (<i>Communication de M. Henri Davignon, à la séance mensuelle du 12 juillet 1958</i>)	117
Apollinaire Spadois ? (<i>Communication de M. Marcel Thiry, à la séance mensuelle du 12 juillet 1958</i>)	125
Le cahier stavelotain de Guillaume Apollinaire (<i>Communication présentée par M. Maurice Piron, au colloque organisé les 2 et 3 août 1958, à Stavelot, dans le cadre des « Journées Apollinaire »</i>)	136
Étienne Hénaux , par M. Marcel Thiry	152
CHRONIQUE	167

*Abonnement au Bulletin trimestriel: Un an: 100 frs, à verser au C. C. P.
N° 150119 de l'Académie.*

Les « Mémoires » de Paul Hymans.

Communication de M. Gustave CHARLIER
à la séance mensuelle du 14 juin 1958.

« Nulle littérature n'est plus riche en mémoires que la littérature française », a remarqué jadis Sainte-Beuve.

A cette heureuse abondance, nos provinces ont autrefois largement contribué. Faut-il rappeler Jean le Bel et Froissart, Chastellain et Comynnes ? Ce fut au point que Gaston Paris pouvait dire que, depuis le temps de Jean d'Outremeuse, « le vrai centre de la production historique » était « dans les pays wallons, notamment à Liège ». Et aux époques suivantes, les chroniqueurs de la cour de Bourgogne allaient, chacun le sait, reprendre cette tradition, la développer encore et l'illustrer glorieusement.

Elle fléchit pourtant dès la Renaissance. Avouons-le en toute humilité : rien, chez nous, aux siècles modernes, que l'on puisse comparer, même de loin, à Retz et à Saint-Simon. Non certes que le goût de la bonne prose historique ne subsiste parfois. Celle d'un Pierre Colins, par exemple, ne manque ni de charme, ni de relief dans sa concision nerveuse. Celle du hutois Laurent Mélarl — M. Hanse l'a montré naguère en termes excellents — vaut par sa spontanéité naïve, mais pittoresque à souhait. Avec un brin d'indulgence, on pourrait même trouver à admirer dans les pages où un comte de Mérode-Westerloo décrit la bataille d'Hochstedt. Quant au prince de Ligne, incomparable témoin de ce XVIII^e siècle cosmopolite qu'il incarne à merveille, ses *Fragments de mémoires*, pétillants d'esprit et sémillants de grâce aimable, ne reflètent pourtant les réalités ambiantes qu'à la manière d'un miroir brisé.

Que vient ajouter le XIX^e siècle à cette liste trop sommaire ? Assez peu de choses, semble-t-il.

Quand on a cité Louis Gruyer et ses *Souvenirs*, d'accent presque beyliste par leur ardeur à la « chasse au bonheur », puis, à l'autre pôle du genre, ces *Réflexions morales et politiques*, où un Émile Banning séduit par l'austérité même d'une pensée toute pénétrée de gravité idéaliste, on a presque épuisé, en vérité, ce chapitre de notre histoire littéraire. De nos hommes de 1830, aucun, ni un De Potter, malgré ses *Souvenirs personnels*, ni un Rogier, ni un Lebeau, ni un Gendebien n'a composé, en somme, de véritables mémoires. Leurs successeurs, d'ordinaire, ne se sont que par exception attardés à des plaidoyers rétrospectifs, du moins qui aient accent et valeur littéraires. Même il est assez rare qu'un de nos diplomates développe en un récit attachant et suivi, ses notes de mission, comme l'ont fait de nos jours, avec talent, un baron Beyens ou un Jacques Davignon.

Parmi nos écrivains eux-mêmes, ni un Camille Lemonnier, ni un Georges Eekhoud, ni, dans un autre secteur, un Maurice Wilmotte, n'ont eu le temps d'achever leurs confidences autobiographiques. Si intéressants que soient les *Souvenirs d'un autre* d'Albert Giraud et les miettes anecdotiques de Valère-Gille sur la *Jeune Belgique*, reconnaissons que ces aînés nous laissent souvent sur notre soif de détails. D'autres évocations rétrospectives demeurent, pour des raisons diverses, inédites ou inaccessibles : les *Cahiers* de Van Lerberghe, les souvenirs de Gilkin, le journal de guerre d'Edmond Picard... Bien d'autres encore, sans doute.

Nous pouvons par contre tirer quelque gloire des *Bulles bleues* de Maeterlinck, qui sont un peu, *mutatis mutandis*, comme nos *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, mais des *Souvenirs* où Gand et Oostacker remplacent le Tréguier de Renan, et le solide réalisme flamand l'indécis délicieux de la rêverie celtique.

La vérité, c'est que la plupart de nos auteurs ont préféré utiliser leurs expériences personnelles dans des fictions où le réel s'harmonise avec la fantaisie, ou se teinte de lyrisme. Même quand se penchent sur leur passé, comme on dit volontiers, un Henri Carton de Wiart, un Firmin van den Bossche, un Garnir, un Virrès, un Rency, les visions qu'ils nous en proposent, si exactes soient-elles, demeurent toutefois limitées et fragmentaires.

C'est là une des raisons qui nous rendent si précieux les *Souvenirs d'un écrivain belge*. Enfin de véritables mémoires, ceux-ci,

où notre confrère Henri Davignon nous apporte, avec une verve nuancée tour à tour d'émotion ou d'humour, son témoignage averti sur tout un demi-siècle de vie belge, et au-delà.

Plus égotistes dans leur large trame autobiographique, les *Documents secrets* de Franz Hellens visent, avant tout, à éclairer la genèse de sa grande œuvre narrative, et à en préciser le sens. Il s'attache, tout au long de ces manières de *Confessions*, à démêler les parts respectives du vécu, du fantastique, de l'inconscient et du rêve, surtout du rêve, dans son inspiration. Et son intransigeant effort vers une sincérité nue n'a guère, en effet, d'analogie que celui d'un Jean-Jacques, sinon peut-être d'un Dostoïevski.

Voilà, sans doute, deux brillantes exceptions... C'est pourtant, si l'on ose ainsi dire, un sous-genre, celui des souvenirs de guerre, qui a connu chez nous la plus abondante, la plus belle floraison. Nul ne l'ignore : le cataclysme de 1914 nous a valu un incomparable série d'évocations suggestives ou tragiques rapportées des champs de bataille ou des rives de l'Yser, depuis la *Plaine étrange* de Robert Vivier jusqu'*Aux lueurs du brasier* de Lucien Christophe, en passant par les notations vécues de Constant Burniaux, de Marcel Thiry, de Max Deauville et de quelques autres.

Ce sont aussi les mêmes années d'épreuves que retracent, mais vues d'autres horizons, les *Mémoires*, récemment publiés, de Paul Hymans.

Nul n'ignore le rôle éminent qui a été celui du *leader* libéral à ce tournant de notre histoire. Chef de parti devenu homme d'État, sept fois ministre, ambassadeur à Londres en des heures cruciales, premier de nos plénipotentiaires à la Conférence de la Paix de 1919, il a été, mieux que d'autres, en mesure de bien voir et de savoir. Le millier de pages qui viennent de sortir de presse, grâce aux soins diligents de MM. Frans van Kalken et John Bartier, constituent un témoignage dont on ne saurait guère exagérer l'importance.

Il appartient aux historiens et aux politiques — et à eux seuls — d'en apprécier la véracité et d'en préciser l'intérêt documentaire. Notre propos est tout différent. Nous voudrions tâcher de

montrer ici, par quelques exemples, que ces pages révélatrices ont aussi une réelle valeur littéraire, et que leur auteur mérite une place de choix parmi nos écrivains politiques.

* * *

« Je ne raconterai que ce que j'ai vu ou entendu », déclare Paul Hymans en transcrivant ses notes sur les journées tragiques du début du mois d'août 1914. Et ailleurs il promet qu'il ne retiendra, dans son récit, que les faits dont il fut « témoin » et auxquels il se trouva, en quelque manière, « associé ».

Protestations fréquentes, certes, sous la plume des mémorialistes. Mais ici elles prennent, semble-t-il, tout leur sens. Car ce « témoin », cet « associé » se méfie de la mémoire, qu'il dénonce comme « un instrument bien défectueux, capricieux et subjectif », un instrument qui n'enregistre que du fragmentaire : « quelques aspects caractéristiques, (...) un geste, une phrase, une attitude ». Non seulement « l'image varie suivant l'œil et le tempérament du spectateur », mais encore « elle s'altère avec le temps ». C'est pourquoi il recourt volontiers à des notes prises sous le coup de l'événement : « l'instantané a plus de relief que l'agrandissement ». Plus de vérité aussi, car il est sans retouches.

Mais surtout l'auteur de ces *Mémoires* se méfie de ce que Boileau appelait des « ornements égayés »... « Je me dispenserai, annonce-t-il encore, de développements littéraires ; (...) je craindrais de diminuer les faits en cherchant à les entourer d'une vaine parure ». Il répugne, il le dit avec force, à « confectionner un morceau littéraire ».

Pourtant, sous cette austérité voulue et quasi janséniste du style, un certain art ne laisse pas de se glisser, quelquefois peut-être à la faveur de réminiscences inconscientes. Quand, au début de septembre 1914, Paul Hymans s'embarquera, avec ses compagnons de mission, pour les États-Unis, ce sera, nous dit-il, « par une silencieuse nuit d'été qu'éclairait une lune apaisante ». Retenons ce trait de saveur quasi virgilienne ; comme on notera, plus loin, de courtes phrases au rythme brisé qui suggèrent symboliquement le désarroi des Alliés à la Conférence de la Paix : « Quelques jours s'écoulèrent. On marchait dans le brouillard.

On butait contre les obstacles. On esquissait des combinaisons qui se heurtaient ». Et ici, comment ne pas songer à Retz peignant les tumultes de la Fronde ?...

Ces poussées d'impressionnisme frappent d'autant plus qu'elles demeurent rares, et comme fugitives. Le plus souvent, au cours de ces mille pages, une impassibilité voulue se refuse à tout excès de plume ; elle semble s'attacher, au contraire, à atténuer, à feutrer l'expression. Ce ne serait pas assez dire, cependant, que d'y louer un style ferme, une correction aisée et une manière d'accent classique. Ce conformisme n'est qu'apparent. Cette sobriété concertée échappe à toute sécheresse, comme à toute lourdeur. Car, sous cette prose directe, on sent courir quelquefois une sorte d'influx nerveux, qui la vivifie et soudain l'anime.

Elle s'illustre, parfois aussi, de « choses vues », notées avec une simplicité sans recherche, mais peut-être d'autant plus suggestive. Tel ce croquis des « régions dévastées », sur la fin de 1918 :

« L'atmosphère était grise et froide. On passait dans la brume à travers des villages déchiquetés, des bois découronnés, des villes dont des quartiers entiers étaient rasés, où des églises et des monuments, debout ou penchés, semblaient des corps exsangues et mutilés, arc-boutés sur des monceaux de cadavres. Point de bruit, point de mouvement. C'était le désert dans le silence... »

Ou encore, dans une tout autre tonalité, cette sortie du Palais royal où, dans la nuit du 2 août 1914, les ministres d'État venaient de choisir unanimement la résistance :

« Nous descendons l'escalier de l'aile droite, et nous trouvons, réunis en un petit groupe, au seuil de la cour intérieure, les officiers d'ordonnance et les dames d'honneur, attendant fiévreusement l'issue de la réunion. A la lueur tremblante d'un réverbère, nous voyons des visages tendus, des yeux qui nous fixent. Nous répondons brièvement aux questions qu'on nous pose... »

Citons aussi, ne fût-ce que pour le contraste, cet aperçu, tout en notations de psychologie collective, du sursaut populaire dans la matinée qui suivit :

« L'aspect de la cité et de la foule, sur laquelle venait de tomber la plus effroyable nouvelle, trahissait une sorte de furieuse allégresse : colère et indignation contre l'insolence de l'agresseur, unanime et magnifique volonté de résistance et, en quelque

manière, la joie farouche de se sentir une seule âme dans une héroïque aventure, l'orgueil de tenir la tête haute devant le défi du plus fort et de figurer fièrement le Droit devant le monde ».

Tous ceux qui ont vécu ces journées exaltantes, maintenant vieilles de près d'un demi-siècle, ne liront pas sans émotion ces lignes d'une vérité synthétique.

* * *

Mais c'est surtout dans les portraits que triomphe notre mémorialiste. Un trait unique, un détail lui suffit parfois pour cerner d'une ligne sûre une personnalité. Il définit Bryan, vice-président des États-Unis, « un visionnaire éloquent ». Il esquisse comme suit la figure du chef du *Foreign Office*, Nicholson : « de petite stature, frêle, courbé, portant la tête basse entre les épaules, et qui paraissait presque un infirme » ; au demeurant : « un homme délicieux ».

Sans s'y attarder, le narrateur se plaît souvent à dessiner des silhouettes où le caractère du modèle se dégage en raccourci. Voici, dès leur première rencontre, en juillet 1914, une sorte d'instantané du ministre Brand Whitlock : « un gentleman distingué, élégant, de visage glabre, à l'œil aimable et fin ». Ou encore, pour rester dans le monde diplomatique, ce portrait concis de Paul Cambon :

« Il était de taille menue, au fin visage, qu'accentuaient la barbe en pointe et la moustache argentées, au regard incisif où scintillait parfois un éclair de malice. Il avait la voix douce et contenue, un débit lent, précis et nuancé, dont une main nerveuse scandait le rythme » (p. 138).

Dans une note différente, citons encore cette émouvante esquisse du général Jungbluth à quatre-vingt-deux ans :

« Le général a gardé la démarche preste, le mouvement rapide, l'allure élégante ; la voix s'est assourdie, mais l'œil, un peu mouillé, est demeuré clair et le regard direct. Les traits sont durcis, le corps desséché : l'homme semble de bois, finement découpé et merveilleusement articulé » (p. 833).

Non moins pathétique, à distance, quand on sait ce qui allait

suivre, ce simple crayon du chancelier Dollfuss, rencontré à Genève en septembre 1933 : « C'est un singulier petit homme, une grande tête sur un corps ramassé, le front très haut et bombé, de grands yeux clairs, ronds et saillants, un joli sourire, très jeune, et où il y a de l'optimisme et de la gaieté. Dans l'ensemble, une personnalité curieuse, qui attire l'attention et la sympathie » (p. 977).

Peut-être l'aura-t-on remarqué : Paul Hymans, cet orateur-né, est sensible avant tout aux qualités oratoires de ses modèles, aux particularités de leur élocution, à la nuance propre de leur voix. Ce sont déjà les traits qui le frappent davantage lors de sa première entrevue privée avec le roi Albert, au mois d'août 1913 :

« Le Roi parle assez lentement, avec une remarquable propriété d'expressions. Son vocabulaire est celui d'un homme cultivé et lettré. Il a le mot juste et choisi. On sent qu'il a beaucoup lu et beaucoup réfléchi. Il n'hésite pas, ne se reprend point. La phrase est de contour ferme et dépourvue de toute banalité » (p. 64).

Et pour montrer le même souverain dans une occasion mémorable entre toutes, la séance nocturne du 2 août 1914, c'est encore à sa « voix ferme », comme à son « calme imperturbable », sous un « voile de gravité », que l'admiration de l'observateur discerne toute la maîtrise de soi du grand roi, « statue du devoir, impavide et stoïque ».

Au chef du Cabinet de l'époque, le nouveau ministre de 1914 reproche avant tout son « éloquence flottante et molle » (p. 57)... Et dès sa jeunesse, lors de ses débuts au barreau, ce qui le séduisait davantage peut-être dans la grande figure de Jules Le Jeune, c'étaient essentiellement les dons de l'orateur :

« Une voix dorée, la taille haute et la poitrine large, la phrase qui jaillissait et demeurait parfois suspendue, l'émotion, l'ironie et la grâce, l'élan et le charme de l'improvisation faisaient de Le Jeune un merveilleux artiste de la parole » (p. 840).

Aussi bien sa prose, à lui aussi, est-elle, le plus souvent, une prose « parlée ». L'orateur perce sous le mémorialiste. D'où, par endroits, ce style coupé, aux brèves incisives, comme haletant : « L'opinion belge réagit. La presse s'indigna. Le Parlement

s'émuet... ». Ou bien, contrastant avec ces sortes de *pizzicati* oratoires, le *largo* d'une vision poétique, parfois condensée en un alexandrin. Tels, dans le récit de l'affaire Lothaire, ces émissaires surpris « dans les chemins secrets de la forêt profonde »...

Ce ne sont là, bien entendu, que quelques exemples, choisis parmi pas mal d'autres. Beaucoup vaudraient encore d'être cités. Ils confirmeraient, croyons-nous, l'impression finale de magistrale et classique aisance que laisse, du point de vue littéraire, la lecture de ces *Mémoires*.

* * *

Il convient cependant de signaler à part quelques portraits plus élaborés : ceux de personnalités de premier plan qui, par leur importance et leur originalité, ont retenu davantage l'attention du mémoraliste.

C'est déjà le cas pour Théodore Roosevelt, qu'il va saluer à Cleveland, avec ses compagnons de mission, en septembre 1914. L'ancien président des États-Unis lui apparaît aussitôt comme « un homme d'entreprise, d'initiative, d'attaque » :

« Il est, note-t-il, dans la force de l'âge. Il a l'œil gris clair et hardi, le regard mobile, luisant, un front bas, le nez petit et recourbé, la mâchoire forte, la denture très blanche et régulière ; il ouvre largement la bouche en parlant, montrant toutes les dents et jusqu'au fond de son gosier ; il a un mouvement de mâchoire de carnassier ; la moustache courte, en brosse, se retrousse. Il se penche vers son interlocuteur. Il a l'air de le menacer d'un coup de dents... » (p. 122).

Mais combien davantage encore Paul Hymans a scruté, en de multiples occasions, la grande figure de Clemenceau !

On sait à quel point devaient les opposer les péripéties, souvent dramatiques, de la Conférence de la Paix de 1919. Les relations ne furent que trop souvent tendues entre notre premier plénipotentiaire et celui qu'il appelle « ce vieillard génial et atrabilaire, que toute contradiction exaspérait » (p. 160).

A l'observer en adversaire attentif, il avait discerné tout à la fois sa grandeur et ses travers :

« Vu de près, il frappait par sa vigueur nerveuse, qui traduisait l'ardeur de l'âme, par son accent dur et caustique. Il ne discutait pas. Il attaquait, avec l'impétuosité de celui qui a coutume de commander et de vaincre. Il méprisait les hommes. Il avait l'habitude et comme le goût de la brutalité... » (p. 450).

Et celà, c'est sans doute « l'envers d'une médaille de bronze »...

En dépit néanmoins de leurs divergences profondes, de leurs passes d'armes oratoires et des bourrades, parfois cruelles, du redoutable Tigre, Paul Hymans n'en devait pas moins, en dernière analyse, garder de ce « personnage légendaire » une « impression ineffaçable ».

Il la condense en ces termes :

« C'était une figure de vieux soldat plutôt que d'homme d'État.

On sentait en ce vieillard dont le regard brillait sous la broussaille des sourcils, une passion frémissante, une force prête à l'attaque, le goût, l'habitude du commandement. Il dédaignait les formes conventionnelles d'une discussion courtoise et mesurée. Les mots acérés et brûlants jaillissaient de sa bouche, sous la moustache hérissée. Parfois cependant, le ton, les manières trahissaient une distinction naturelle. Il avait à certains moments une allure de gentilhomme.

Jamais on n'apercevait en lui un signe de petitesse, une impulsion égoïste d'amour-propre personnel. C'était le Français qui parlait, agissait, luttait, tout inspiré de ses conceptions de grandeur et de gloire françaises. » (p. 549).

Sur un autre plan, celui de la politique intérieure, on sait que Paul Hymans avait eu longtemps pour adversaire son aîné Paul Janson. Rappelant leurs désaccords, il peint sans indulgence le grand tribun, chef de l'opinion « progressiste », le montre notamment, lors d'une entrevue de 1909, l'« air renfrogné et bougon », obstinément « fermé, têtue, buté », lui qui pourtant d'ordinaire « s'adoucit très vite » (p. 30).

Oui, mais trois ans passent, et voici le jeune « modéré » qui rend une suprême visite à cet adversaire, dont il avait tant admiré les prouesses oratoires. Une réelle, une profonde émotion le pénètre à revoir, déjà saisie par la mort, « cette âme sincère, ardente et simple ». Tout son émoi transparait dans l'inoubliable portrait qu'il trace du vieux lutteur, en proie au mal inexorable

qui — toujours le rythme ternaire ! — « jaunit son front, pâlit son regard, assourdit sa voix » :

« J'ai trouvé le vieux parlementaire drapé d'une robe de chambre, les jambes enveloppées d'une couverture, le corps tassé dans un fauteuil, la tête penchée et comme courbée sous un poids invisible, puissante encore. La vie fuse à travers les globes oculaires, lumineux et saillants. La chevelure, repliée en arrière, presque blanche, tombe sur la nuque et l'entoure d'une large et souple collerette. La moustache épaisse et rude cache la lèvre supérieure. La lèvre inférieure, affaissée, laisse voir le trou d'ombre de la bouche entr'ouverte, d'où ne sort plus qu'une voix étouffée. Et ma mémoire évoque le masque frémissant, tendu, volontaire du tribun, le mufle du lion, les notes d'orgue qui jaillissaient de cette poitrine musculeuse et sonore ! » (p. 869).

* * *

En voilà assez — en voilà trop peut-être — pour donner quelque idée du genre d'intérêt littéraire que l'on peut prendre à ces *Mémoires*.

Sainte-Beuve, que nous citons en commençant, dit à propos de Guizot : « La littérature n'a jamais été son but, mais son moyen. Il n'a pas d'ambition littéraire (...). S'il écrit, il ne se soucie pas d'une perfection chimérique ; il vise à bien dire ce qu'il veut, comme il le veut ; il ne recherche pas un mieux qui retarde et qui consume ».

Mais ces réserves n'empêchent pas le grand critique de reconnaître tous les mérites d'écrivain de Guizot, mérites, note-t-il, tangents à ceux de l'orateur, celui-ci ayant en lui « contribué à perfectionner l'écrivain ».

A plus d'un égard, on peut, nous semble-t-il, en dire autant de Paul Hymans mémorialiste. Et ce n'est pas, à notre avis, un mince éloge.

Gustave CHARLIER.

Marie Noël, dramaturge

Communication de M. Henri DAVIGNON
à la séance mensuelle du 12 juillet 1958.

En vous parlant aujourd'hui d'un certain aspect, presque inédit, de la grande poétesse française dont l'œuvre en vers est universellement célébrée, je n'ai pas l'intention de vous restituer son visage. Il est connu de certains d'entre nous et en Belgique il serait sans doute plus populaire qu'en France. Marie Noël ne doit peut-être qu'à l'âge et à la santé de n'avoir pas succédé parmi nos membres de nationalité française à une Anna de Noailles et à une Colette. Si elle manquera à notre gloire, nous ne cesserons jamais de nous intéresser à la sienne, et pour bien des raisons et d'abord cette parenté d'origine. Bourguignonne d'accent et de cœur, l'auteur de *Les chansons et les Heures* appartient à des provinces qui furent naguère associées aux nôtres et ont gardé le souvenir d'un milieu, d'une sensibilité et d'une indépendance dont leur art est encore tributaire.

Marie Noël, adoptée tardivement par Paris, reconnaît qu'elle a eu dès ses débuts une audience en Belgique. Elle y compte de nombreux lecteurs et quelques amis éprouvés. Elle s'y sent à l'aise quand elle y vient, discrètement et en évitant toute occasion de fatigue. Il y a quelques semaines, admis pour la première fois à la rencontrer en personne, j'ai entendu de sa bouche ces paroles : « Je ne suis nulle part mieux moi-même que parmi vous ».

Or, cette rencontre coïncidait pour moi avec la révélation non pas de nouveaux poèmes (je crois que Marie Noël a donné dans la poésie tout ce qu'elle avait à dire), mais d'un ouvrage en prose. Nous savons que sa plume est à l'aise dans le conte et même dans l'essai. Mais c'est de théâtre cette fois qu'il s'agit, d'une suite de

scènes observées et dramatiques qui dépassent bien ce qu'elle a donné dans le genre, en vers, sous l'aspect d'évocations bibliques ou folkloriques. Intitulée *Le Jugement de Don Juan*, l'œuvre se rattache à la tradition des « Mistères » du Moyen Age. Mais elle s'affranchit de tout conformisme édifiant. Elle plonge au cœur de l'humanité la plus libre, en même temps qu'elle s'inspire de la tradition mystique la plus haute, rapprochant directement de la terre les plus sublimes incarnations du ciel.

Parue dans une édition restreinte et de luxe, à la librairie Stock, la pièce est évidemment destinée à la représentation. Et pourtant, elle n'a pas encore été jouée, elle ne le sera peut-être pas de si tôt, certaines réserves imprévues se manifestant après l'enthousiaste accueil d'un Henry de Montherlant et la prétention au monopole par le théâtre Hebertot.

C'est justement à cause de ces circonstances que j'ai pensé vous faire juges, mes chers confrères, du débat instauré et qui m'a été exposé par l'auteur. Vous allez voir qu'à la lecture déjà, les principaux caractères du drame, et en particulier son dialogue si direct, si mêlé de réalisme, sont d'un effet puissant, autant dans l'ordre de la représentation de la vie que dans celui de l'intervention du surnaturel. Que serait-ce si une présentation adroite et sans camouflage en proposait l'action à un public dépourvu de préjugés ? Je suis persuadé pour ma part que nous assisterions au renouvellement du miracle des *Dialogues des Carmélites* de Georges Bernanos.

Marie Noël n'avait point songé au théâtre avant 1949 où l'année mariale, célébrée à Lourdes, lui donna l'idée de reprendre le mythe de Don Juan, sur la rencontre, dit-elle, qu'elle fit du personnage lui-même au moment du pèlerinage entrepris par elle. La pièce fut écrite de 1950 à 1952 et imprimée chez Stock en tirage restreint en 1955 seulement.

Dès que Montherlant en eut connaissance (l'auteur la lui avait envoyée comme au meilleur juge), il vint à Auxerre où habite la poétesse, loin des milieux littéraires et menant la vie la plus indépendante et la plus dévote à la fois. Avait-il une arrière pensée ? Une première version de son *Port Royal* étant achevée il se préoccupait d'une pièce courte qui en suivrait ou en précéderait la représentation au Théâtre français, de façon à faire un

spectacle assorti. C'était compter sans son hôte. Car, après avoir fait certaines objections quant à la mise en scène et portant surtout sur le jeu des acteurs, auxquels il recommanderait certaines attitudes, certains silences surtout, il dut s'apercevoir qu'il y aurait certainement entre son œuvre d'expérience et l'œuvre impromptue de la débutante, un certain décalage. De quel côté serait l'intérêt ascendant, l'émotion totale ? Le résultat de sa démarche fut l'adjonction au *Port Royal* primitif d'un acte supplémentaire, faisant corps avec le premier projet et suffisant ainsi à remplir toute une soirée.

De son côté Hebertot, spécialiste de spectacles à tendances religieuses, proposa un accord à Marie Noël, si naïve malgré ses vues directes sur l'humain. Il acquérait en principe le privilège de la représentation... un jour. Ce jour a tardé, des timidités sont nées : comment trouver une interprète de la Vierge, à côté de celle d'une fille perdue, comment admettre un Christ si divinement humain, accompagné de l'Ange portant la balance de la justice et faisant pencher lui-même, sous l'influence de sa mère, le plateau du pardon au profit de ce « Burlador » pour lequel une fillette a accepté de mourir ?

Prétexte ou timidité, il n'y eut pas de suite. Jusqu'à nouvel ordre la pièce ne sera pas jouée.

Or ce serait déplorable. Il y a là une œuvre courte, forte, variée dans laquelle Dieu et l'humanité sont sur le même plan de la vie et de la mort et qui, au surplus, nous offre du thème rabaché de Don Juan, une expression à la fois féminine, chrétienne et universelle.

Nous allons en juger brièvement et laisser Marie Noël plaider, sans y ajouter un mot, le cause du réalisme dramatique aux prises avec le sublime chrétien.

L'acte unique comprend onze scènes. Au lever du rideau, les personnages sont placés, comme il se doit dans un *Mistère*, à la porte du ciel figuré par le portail d'une cathédrale. Ce pourrait être l'église St. Pierre ou l'église St. Étienne à Auxerre où vit l'auteur, ou celle d'Autun ou celle de Dijon dans la même région.

Au centre le Juge-Christ est assis. A droite Notre-Dame debout, à gauche l'Ange de la Justice, debout aussi et tenant devant lui la balance. Ces trois personnages permanents demeurent immo-

biles, telles des statues. Elles s'animeront sobrement au cours du jeu.

Une douzaine de personnages épisodiques, vêtus de draperies ou de costumes du XIV^e siècle défilèrent successivement.

Don Juan paraît le premier poussé par la Mort :

« La Mort

« Je vous amène don Juan. Je l'ai arrêté tout à l'heure dans le lit de sa maîtresse. Le voici tout vivant encore.

« L'Ange appariteur

« C'est bien. Il est l'heure. Don Juan tu as vécu. Viens et remets ton âme à l'ange de la Justice.

« Don Juan

« De quel droit me jugera-t-il ? A quel titre ? Un ange ! Un ange ! Je suis un homme. Un ange peut-il juger un homme ? Un ange n'a pas de chair. Un ange est esprit. Je ne me chargerais pas, moi, de juger un ange. »

A quoi il est répondu :

« Ici nous pesons ce qui ne peut mourir, les âmes. Nous allons juger ton âme selon la Loi du Royaume : l'Amour ».

Don Juan riposte :

« S'il s'agit d'amour j'ai de quoi répondre ».

Et aussitôt le Dieu-Juge de poser la question décisive :

« Don Juan qu'as-tu fait de ta vie ? »

Voici la réponse classique :

« Don Juan

« J'ai cherché sans cesse ce que je n'ai pas trouvé.

J'ai désiré sans repos ce que je n'ai pas possédé. J'ai puisé avidement tout ce que j'ai pu en toutes les femmes que j'ai pu : des émois, des frémissements, des plaisirs, des ivresses. Jamais la proie n'a rassasié ma faim. De toutes celles que j'ai goûtées — ne m'en demandez pas le nombre — aucune ne fut assez femme pour jamais me suffire. Je les ai aimées tour à tour, chacune pour ce nouvel espoir que je voyais poindre en elle... Pour tout dire, je n'ai fait qu'aimer ».

Oui, mais aux dépens de qui et pour aboutir à quels abandons ? C'est toute la question. Pour la résoudre le Juge fait appeler les témoins. Il y en a huit au moins.

Voici d'abord le *Fiancé*. Ce ne peut être qu'un plaignant. Il conte sa triste histoire, banale. Il aimait pour l'épouser une fille pauvre. Elle ne connaissait et ne pouvait aimer que lui. Elle travaillait, elle priait Dieu. Don Juan est entré chez sa mère on ne sait pourquoi. Il l'a vue, lui a parlé. Il a senti en elle, comme il dit, « une espèce de fleur profonde qui lui faisait envie ». Elle avait peur. Il a trouvé des mots pour la convaincre. Il l'a quittée après sous un prétexte. Elle en a perdu la raison. Le fiancé a voulu tuer le séducteur, c'est lui qui a été tué.

Tout de suite après, second témoin, voici une *Suicidée*. Elle était déjà mariée, elle, à un homme qui la négligeait. Don Juan l'a su, il l'a consolée. Ce fut, dit-elle « comme une nouvelle naissance ». Il s'est enfui. « Quand un tel homme vous a aimée » affirme-t-elle, « et qu'il s'en va, il ne reste plus de pays au monde... Un matin, au petit jour, j'ai fait très vite ma prière et je me suis jetée dans le puits du jardin... »

Paraît une autre misérable, de la plus basse espèce, une *Fille de joie*. Elle était alors honnête mais elle aimait le plaisir. Ils se sont amusés ensemble. Elle y a pris le « goût de l'homme » qui ne l'a plus quittée. « Je me suis vendue, je me suis salie. Je n'y faisais plus attention. A la fin un saint homme de prêtre a trouvé moyen, juste à temps de me confesser, sans quoi j'étais flambée ». Elle est au purgatoire, bien à l'abri, dit-elle, puisqu'elle est morte. Et elle y retourne.

L'ange appariteur introduit alors une servante, tout un groupe de servantes que Don Juan a asservies l'une après l'autre. Elles ont toutes « mangé le malheur » qu'il avait fait.

A ces âmes douloureuses qui, mortes ou vivantes se sauvent en somme par la souffrance, succède enfin une *Damnée*, une vraie. Celle-là aussi a aimé Don Juan et il l'a aimée sans doute. Mais elle avait une fille, aussi belle qu'elle et que Don Juan a aimée en même temps. Rivale de son enfant la mère coupable l'a empoisonnée. « On m'a mise en prison » dit-elle. « On m'a mise en enfer. Ce n'était pas la peine. L'enfer c'était moi. Ce sera toi,

Don Juan, tout à l'heure. Ce sera nous deux ensemble. Ah ! que nous serons liés... Tu sauras ce que c'est qu'une âme qui torture une âme ».

Cette fois l'homme mis en jugement s'émeut. Il entrevoit ce supplice horrible « l'Amour qui hait... »

Il nous reste à entendre les témoins à décharge s'il y en a. Que va dire *l'Épouse*, la propre femme de Don Juan ? Elle reste d'abord silencieuse. Elle voudrait ne pas parler. L'ange appa-riteur la sollicite doucement : « Révèle à la Justice divine ce que personne n'a su au monde. Pas même ta mère ».

Prudemment, à petites phrases, la femme dit sa déception. Elle a été trompée non pas seulement dans son corps, mais dans son âme. Elle avait tout épousé de son mari, sa vérité... Et elle a eu pour époux le mensonge.

« Cet homme vivait à mes côtés.

« Il couchait dans mon lit. Il baisait mes cheveux, mes yeux, mes lèvres, il me disait des douceurs... Mais la nuit, quand il rêvait, il murmurait le nom d'une autre. Quand il me donnait, au réveil, les baisers du matin, je savais... je savait qu'avant l'aurore il s'était envolé vers une bien-aimée et qu'un ardent message les rejoignait sans cesse. Présent, il était absent. Il ne m'entendait ni ne me voyait ».

Que veut-elle ? Une condamnation. Mais alors quelqu'un souffrira. Quelqu'un qui est un Saint.

« Il m'a donné deux fils. L'un des deux pour ma douleur. Mais l'autre est un saint. Il fait pénitence dans un monastère. Peut-il avoir, demain dans le ciel, éternellement pour père un damné ? »

A quoi le Juge répond : « O femme, tous les damnés sont des fils de Dieu que leur Père lui-même n'a pu sauver. »

L'ange de la Justice quitte alors sa place. Il va peser les deux plateaux de la balance. Don Juan commence à plaider. Il a aimé toutes celles qu'il a perdues. Avec la même sincérité. Toutes, chacune à son heure. Quelquefois plusieurs ensemble. « Fallait-il pour une seule me priver de toutes ? »

Mais rétorque l'ange, tu as menti. « Je t'accuse du péché éternel de Satan... Je t'accuse d'être un voleur... Je t'accuse d'être un lâche. »

Don Juan lance alors son suprême recours. Il invoque Notre-Dame qu'il priait parfois.

Elle l'a entendu. Mais elle aussi a son grief. Descendant à son tour, elle s'anime. Oui, elle a entendu, deviné la prière du pécheur. Elle a voulu le sauver. Elle lui en a fourni l'occasion. Elle avait choisi l'instrument de son salut : une petite âme, placée sur le chemin du séducteur, une enfant à genoux devant une chapelle dans la montagne, le long d'un précipice.

« Don Juan

« Je me souviens. Ah ! Notre-Dame, cette petite, elle vous ressemblait. C'est pourquoi je l'ai regardée. Elle pleurait. Je lui ai souri, j'eusse désiré lui faire l'aumône.

« Notre Dame

« Elle ne demandait pas l'aumône. Une orpheline. Elle n'avait plus que moi au monde. Tu lui as doucement parlé, tu l'as portée à ton cœur comme un verre d'eau qu'on va boire... Ah ! j'ai cru que ton cœur battait ! Elle ne savait pas, elle, ce qu'était ton cœur. Elle ne savait pas ce qu'était le sien. Tu l'avais prise par la main. Le soir tombait. Tu l'as enveloppée de ton manteau. Elle t'a cru venu du Ciel. Elle t'a aimé tout d'un coup, pour toujours comme une pauvre ».

Mais ce n'était pas une femme, rien qu'un enfant. Au premier détour du chemin Don Juan l'a rejetée pour obéir à l'appel d'une autre femme, d'une vraie. La petite en est morte. Et c'est si lamentable que Notre Dame a pleuré. Les larmes de la Vierge gagnent les yeux du voluptueux. Est-il trop tard ?

Le juge va prononcer. Sa mère lui demande, avant, de faire entendre, seule, *l'Innocente*, en éloignant son bourreau pour qu'elle se prononce librement.

Et c'est la scène capitale, la grande scène entre Dieu et la victime où va se déployer la grâce de la réversibilité des mérites. L'innocente n'a pas porté plainte. Elle avait accepté son sort. Elle ne dira pas même le nom du coupable. Il n'a d'ailleurs pas

su qu'il la tuait car elle n'a pas crié. Et si elle fut longtemps en agonie, elle a souri jusqu'au bout. Elle n'a pas même eu à pardonner, car elle n'a pas cessé d'aimer.

« Je suis morte » dit-elle « mais je sais que cet homme est bon. Je ne sais pas autre chose ». Elle embarrasse Dieu. En aimant ne l'empêche-t-elle pas de rendre la justice ?

« Me voici à cause de toi » dit le Juge, « contraint d'exercer la magnifique injustice de l'amour, celle par quoi Moi, le Tout pur, j'effaçai le péché du monde. O ma petite fille de souffrance, je ne peux plus, à cause de toi, maudire l'indigne qui fit éclore en toi la fleur de Rédemption. Je ne peux plus, à cause de toi, que gracier celui qui t'a fait mourir. »

Juan reparaît pour entendre la sentence. C'est l'ange de la Justice qui la rend au nom de Dieu :

« L'amour m'a vaincu. Juan ! l'Amour te sauve. Le chemin t'est rouvert. Va ! souffre ! Va ! Va ! expie. Que l'amour te ramène par l'amour, avec l'amour au royaume éternel d'Amour. »

Henri DAVIGNON.

Apollinaire Spadois ?

Communication de M. Marcel THIRY,
à la séance mensuelle du 12 juillet 1958.

Marc Chagall appelle Apollinaire « ce Zeus doux ». La douceur, une inflexion féminine au détour des vers les plus vigoureux, surtout le don du chant, ce fut en effet la grâce dévolue au poète du « Mal Aimé », celle qui sauva son originalité après la rencontre de sa poésie, jusqu'alors élégiaque et fleurie d'une fantaisiste érudition archaïque, avec la torrentielle poésie moderniste de Cendrars. Une de nos surprises devant Apollinaire est que ce fils de Rome, né d'un Italien et d'une Lithuanienne fille d'Italien, élevé sous les palmiers de la Côte d'Azur, en soit venu à élire pour site préféré de sa poésie des climats nébuleux, la Rhénanie, Londres, les légendes médiévales. Dans quelle mesure il y fut amené par cette douceur naturelle, dans quelle mesure l'événement favorisa cette élection, et dans cet événement quelle fut la part du passage en Ardenne, c'est l'intérêt de ces questions qui justifie la curiosité développée autour du séjour d'Apollinaire à Stavelot.

Depuis que cet olympien, transposé dans la forêt hercynienne par l'effet conjugué des hasards qui l'y amenèrent et de la prédilection qui l'y attacha, se vit consacrer sept pierres levées sur le haut lieu de Bernister, sa dévotion s'épanouit en ce pays de marches wallonnes ; elle y a ses fastes, elle y a ses annales, elle a ses ministres du culte en la personne de MM. Deleclos et Huysmans, les fondateurs du musée Apollinaire de Stavelot ; elle ne compte pas seulement des sociétaires cotisants et des fidèles inscrits, mais aussi des adeptes secrets, qui communient de loin et envoient leur offrande dans un anonymat plein de pudeur. Il y a six ans, quand la Société des Écrivains ardennais décida de renouveler la plaque apposée en 1935 sur l'ancienne pension Constant et

mitrillée dans l'offensive von Rundstedt, j'eus la bonne fortune d'accompagner à Stavelot notre collègue Carlo Bronne, qui s'y rendait pour organiser cette restauration pieuse. Nous fûmes donc voir, dans le cabaret qu'il tient près de la grand'place, le tombier de la petite ville, qui avait taillé, posé et gravé la pierre endommagée. Quand il eut de bonne grâce accepté la commande, en prenant un petit verre au comptoir il nous dit avec la placidité ardennaise :

— J'ai déjà cinquante francs d'acompte.

Et il nous raconta qu'un promeneur était venu un jour visiter la maison quittée à l'aube du 5 octobre 1899 — et à la cloche de bois — par les frères Kostrowitzky. Le pèlerin avait vu l'inscription fracassée, et, sur sa demande, les tenanciers de l'hôtel lui avaient indiqué, comme ils venaient de le faire pour nous, où trouver l'artisan qui l'avait gravée autrefois. Il avait apporté à ce dernier son obole « pour le jour où on referait la plaque », et il était parti sans laisser son nom. Je prévois le temps où, l'église wallonne d'Apollinaire s'étant développée jusqu'à ses plus anecdotiques chapelles latérales, nous apposerons une plaque sur la maison du tombier de Stavelot pour commémorer l'acte plein de foi de l'Apollinarien inconnu.

Car nous allons de plaque en plaque... Tout récemment, ces hommes de bonne volonté qui ont constitué la société des Amis d'Apollinaire en inaugurèrent une encore, cette fois à Spa, sur la façade de la maison où Angelica de Kostrowitzky est réputée avoir pris logement pendant le fameux été que ses fils passaient à Stavelot. Même, dans la hâte de leur zèle, ils n'ont pas attendu que cette pierre existe pour la placer et célébrer son placement ; ils l'ont, en quelque sorte, inaugurée en effigie, sous l'espèce d'un rectangle de carton où figure l'inscription qui sera, quelque jour, lapidaire. N'est-ce pas charmant, et est-ce que cette aimable précipitation ne donne pas à la fois la clé et la légitimation de ces cérémonies multipliées autour du souvenir d'Apollinaire ? On pourrait bien sourciller s'il s'agissait de littérature, trouver qu'il y a dans ces plaques et ces monuments un certain abus du culte de la personnalité, et craindre que l'œuvre soit un peu méconnue et laissée dans l'ombre au profit de l'anecdote et de l'à-côté. Mais, manifesté par la plaque de carton, cet empressement ingénu

nous édifie : il ne s'agit pas de rappeler un événement poétique, il s'agit d'amour. Les Amis d'Apollinaire sont des Amoureux d'Apollinaire, et personne ne reproche aux amoureux de donner dans le fétichisme, de recueillir les petits riens et d'en faire des reliques, ni de graver dans l'écorce d'un arbre la date d'un passage, ce passage fût-il fugace ou même incertain. Tout académiciens que nous sommes, nous n'aurons pas le cœur assez sec pour ne pas comprendre le geste passionnel de ces jeunes gens qui ont voulu, sans perdre une saison, rappeler par une inscription sur une façade qu'en une maison du vieux Spa le poète qu'ils aiment est peut-être venu voir sa mère.

Donc entrons dans le jeu, admettons avec nos amoureux que l'événement est d'importance et qu'il vaut bien une plaque, et pour marquer que nous ne lui contestons pas cette importance faisons-en l'objet d'une petite discussion. Est-ce qu'Apollinaire, pendant les quelque trois mois qu'il a passés à Stavelot, est venu visiter sa mère qui résidait à Spa ? A vrai dire, je n'ai guère à vous apporter sur cette grave question que quelques suppositions ou objections bien frêles, de nature négative ; mais, comme elles nous amèneront à évoquer l'Amblève et le Spa estival de la belle époque, j'ai pensé qu'en cette veille de vacances ces conjectures légères pourraient peut-être composer une petite communication d'été assez rafraîchissante.

Le texte projeté pour la plaque à apposer sur l'ancien hôtel de la Clef d'or, rue de l'Hôtel de Ville, à Spa, porte qu'« en cette maison le poète Guillaume Apollinaire venait rendre visite à sa mère durant la saison de 1899 ». Dans ce projet — dont pour ma part je souhaiterais qu'on pût amender les deux fausses rimes — on remarquera l'imparfait fréquentatif : Wilhelm, avec ou sans son jeune frère, serait venu souvent, ou du moins à plusieurs reprises, voir sa mère dans la ville d'eaux où elle courait la fortune des maisons de jeux privées, n'ayant pas, semble-t-il, été admise au « cercle des Étrangers ». Sur quoi se fonde cette allégation confiée au carton-pâte en attendant le granit ? Pour l'étayer, les Amis d'Apollinaire qui l'ont rédigée peuvent invoquer de bonnes références. Ils ont pour eux l'autorité de Christian Fettweis, qui le premier raconta l'épisode stavelotain, et qui écrit qu'« avec M. W.... ils (les deux frères) allaient voir leur

mère à Spa », et celle de Marcel Adema, qui dit que « les deux frères et leur faux oncle vinrent souvent visiter Angélique à son hôtel de la Clef d'or. » On peut admettre qu'Adema ne fait que reprendre l'assertion de Fettweis, et qu'ainsi les deux témoignages n'en font qu'un. Mais c'en est un qui importe ; car Fettweis avait interrogé habilement les tenanciers actuels et les vieux habitués de l'ancienne pension Constant, et c'est de ces informations directes qui lui viennent les précisions dont abonde son précieux petit livre. De plus, sans livrer toutes ses sources (il est secret comme tout bon Verviétois), il indique qu'il a pu consulter le dossier de l'instruction pénale ouverte à charge des deux jeunes fugitifs ; or, il s'y trouve un document de police qui confirme les visites des deux Kostrowitzky à leur maman. La pièce a été publiée en 1952 par M. Camille Deleclos dans la *Revue générale belge*, on peut la voir au Musée de Stavelot. C'est le rapport adressé au juge d'instruction de Verviers, le 7 octobre 1899, surlendemain de l'embarquement à Roanne-Coo pour Paris, par le commissaire adjoint de Spa, Michel Heinen, sur les vaines recherches faites en ville pour retrouver trace des nommés « Wel et Kostrowsky, Albert et William. » Le commissaire, dans un post-scriptum en marge, relate qu'Olga de Kostrowsky (car Angelica sur le sentier de la guerre et de la roulette adoptait ce prénom moins séraphique) avait habité pendant trois semaines, au mois de juillet, l'hôtel de la Clef d'Or, et que « le nommé Wel et les deux fils demeurant à Stavelot venaient souvent la voir. »

Voilà qui est catégorique, et l'on comprend que les Amis d'Apollinaire n'aient pas craint de confier à un carton transitoire le rappel durable d'un événement ainsi certifié par la police et homologué par deux des meilleurs apollinariens. Et pourtant j'ai des doutes.

J'y suis encouragé par ce que me confie M. Deleclos lui-même, qui, continuant à recueillir sur place des souvenirs de témoins ou des traditions de commune renommée, croit pouvoir dire que Wilhelm n'allait jamais à Spa pendant son séjour à la pension Constant, ou bien n'y est allé qu'une fois ou deux. Cette enquête contraire, pour imprécise qu'elle soit jusqu'à présent (mais M. Deleclos en communiquera sans doute les résultats certains) m'est d'un bien agréable secours pour donner quelque consistance à mon

incrédulité. Car je dois confesser que celle-ci ne s'appuie que sur deux ou trois raisonnements dont aucun n'est invulnérable.

Le premier est que M^{me} de Kostrowitsky avait une raison bien claire pour tenir ses enfants à l'écart de la ville de plaisir où elle tentait les chances diverses de la vie de casino : l'âge de ces grands fils aurait marqué le sien. Et on comprendrait mal que, cette retraite de Stavelot ayant été trouvée pour eux par Jules Weil, elle les eût ensuite fait venir régulièrement à Spa.

Le deuxième de mes raisonnements fragiles est que, pour aller en train de Stavelot à Spa et en revenir, il faut de l'argent ; or l'impécuniosité fut grave pendant tout cet été sur le groupe Weil-Kostrowitsky.

A quoi l'on peut répondre, sur le premier point, que l'installation des deux jeunes gens avec leur mère dans un hôtel de Spa aurait été autrement ostensible et gênante que des rencontres de temps à autre, qu'on pouvait organiser avec discrétion ; et, sur le second, que Guillaume Apollinaire a toujours été grand marcheur, que de Stavelot il faisait tous les jours de longues excursions, et que les trente-quatre kilomètres à pied d'un raid aller et retour sur Spa ne devaient pas excéder son appétit de randonnées. Reste une troisième objection, la plus subjective, la moins démontrable, et celle pourtant qui pour moi pèse le plus. C'est l'argument classique et grossier qui consiste à dire : « cela se saurait ». Si Apollinaire avait connu Spa, cela se saurait, parce qu'il n'aurait pas manqué de le dire. Il a nommé Stavelot et le tan de ses tanneries, Francorchamps, l'Amblève, les pouhons (mais les pouhons dont il parle sont ceux de Francorchamps, il le précise, ce ne sont pas les fontaines spadoises) il a nommé la Baraque Michel, les fagnes, la bruyère, la myrtille, les tourbières, la « maclotte ». Quant à Spa, si son nom est cité dans le fameux deuxième chapitre du *Poète assassiné*, c'est seulement comme référence topographique, pour localiser la rencontre de Tigoboth et de Macarée, qui se passe « à deux lieues de Spa ». Christian Fettweis plaçait la scène vers le sommet de la côte de Malchamps ; M. Deleclos la voit plutôt sur la vieille route de Francorchamps à Stavelot ; car deux lieues, pour Apollinaire, est-ce huit, est-ce dix kilomètres ? Nous en serons quittes pour apposer deux plaques, en deçà et au delà de Francorchamps, aux deux endroits qui peuvent

prétendre à la gloire d'avoir assisté à la conception de Croniamantal ; ce sera même peu par rapport aux cent vingt trois villes qui se disputent l'honneur de l'avoir vu naître.

Si le jeune poète avait visité Spa, il serait bien étonnant que son extraordinaire faculté de percevoir le détail pittoresque ou l'amusement de vocabulaire n'en eût rien apporté. Aurait-il, par exemple, résisté à la tentative de mettre dans ses vers le nom des bobelins ou celui des « bordonis », les artisans des bois de Spa ? Son goût du bibelot et de la curiosité locale n'aurait-il pas été allumé par ces « jolités », ces cadrans de buveurs d'eau décorés de devises, ces bergamottes, ces orangettes ? Et la délicieuse atmosphère de fausse innocence qu'un certain XVIII^e siècle a laissée dans la villette, les cascates apprivoisées de la promenade d'Orléans et les ingénuités piquantes d'Annette et Lubin, comment le futur éditeur du marquis de Sade n'aurait-il pas trouvé goût à ces fraîcheurs très pimentées ? N'oublions pas que ce garçon de dix-neuf ans s'est engagé déjà sur la voie de l'érudition ; formé par de très bonnes études au collège Saint-Charles, à Monaco, où il a remporté presque tous les premiers prix chaque année, sauf en sixième où il s'était vu éclipsé dans toutes les branches par « le plus ancien de ses camarades René Dalize », il a commencé à fréquenter assidûment les bibliothèques. On sait qu'à la pension Constant il a transposé dans son *Enchanteur pourrissant* le début de *Lancelot du Lac*. Le souvenir de M^{me} de Genlis et celui de Marmontel n'auraient pas laissé indifférent cet esprit où s'éveillait déjà le Flâneur des Deux Rives.

Mais ce ne sont pas seulement des ombres rencontrées qui auraient excité la verve écrivaine chez un Apollinaire spadois. Des détails actuels se seraient présentés à lui, des personnages vivants l'auraient croisé à la promenade de Sept Heures ou bien sur l'avenue de Marteau, dont il serait surprenant qu'aucune trace ne nous eût été laissée dans ses poèmes ni dans ses contes. Très arbitrairement, je voudrais en choisir un exemple, et, à propos de la préoccupation manifestée par plusieurs textes d'Apollinaire pour une particularité minuscule et très poétique de la faune ardennaise, je voudrais dire ma surprise que, s'il a connu Spa, il n'y ait pas complété son observation de cette particularité. Je confesserai d'ailleurs que dans cette discussion parfaitement

vaine je chercherai surtout le plaisir de parler de cette jolie curiosité, divulguée au public non scientifique par Apollinaire, et que sont les perles de l'Amblève.

Je me reporte à cette époque, il y a trente-cinq ans, où la vie d'Apollinaire nous était mal connue et où nous venions de découvrir incomplètement son œuvre. Robert Vivier, le premier, s'interrogeait dans la *Vie Wallonne* sur cette mystérieuse connaissance de notre dialecte et de l'Ardenne que révélaiient de nombreux passages dans l'œuvre du poète. Un de ces traits surtout me paraissait énigmatique. On venait de rééditer l'*Enchanteur pourrissant*, avec les bois d'André Derain, et j'y avais trouvé le conseil que les elfes donnent à Merlin : « Va dans la forêt des Ardennes, tu trouveras une petite rivière qui recèle des perles, c'est l'Amblève bordée d'aulnes. » Je n'y avais vu qu'une fantasmagorie gratuite : le poète qui, croyais-je ⁽¹⁾, avait inventé le pihi, « oiseau qui n'a qu'une aile et qui vole par couple », pouvait bien avoir créé ce mythe des perles d'après les gouttelettes éclaboussées sur les rochers de Quarreux ou de la cascade de Coö, alors en belle sauvagerie. Mythe assez obsédant : on le retrouve dans *Que v'love ?* où « les elfes (de l'Amblève) faisaient craquer leurs petits souliers de verre sur les perles qui recouvrent le fond de la rivière. » Et, dans le *Poète assassiné*, Viersélin Tigoboth, quand Macarée dégrafe pour lui sa chemisette, s'écrie que « c'est beau comme les perles de l'Amblève. »

Il n'y avait nul mythe, mais observation d'un détail typique, et puis mise en valeur de ce détail, grâce au don d'émerveillement, puissant ressort de la poésie d'Apollinaire. Car il existe — du moins il existait — réellement des perles dans l'Amblève, comme il en existe ou existait dans certaines rivières d'Écosse, de Saxe et de Bohême. Je l'appris, juste au moment où nous étions tous intrigués par leurs apparitions répétées dans les textes de notre poète, à la lecture d'un article du professeur Léon Frédéricq sur l'*Ilot glaciaire de la Baraque Michel* ⁽²⁾, qui me fit remonter au

(1) Mais M. Michel Décaudin, pour qui nul secret apollinarien n'est impénétrable, a trouvé l'origine du pihi, qui n'est pas une invention du poète, et il publiera bientôt sa découverte.

(2) *Terre Wallonne*, t. X, n° 58, 15 juillet 1924.

discours prononcé par le même éminent naturaliste à la séance publique de la Classe des sciences de l'Académie royale, le 16 décembre 1904. C'est ainsi que me fut révélée cette mulette perlière de l'Amblève et des rivières voisines, *margaritana margaritifera*, qui, disait le savant professeur, « fait encore actuellement l'objet d'une pêche plus ou moins active de la part des riverains. Les perles qu'on y rencontre, sans valoir les perles orientales, trouvent cependant à s'écouler chez les bijoutiers liégeois. » Et il signalait comme indices de cette curieuse production naturelle les noms des villages de Perlenbach et de Perlenau, près de Montjoie.

Bien plus récemment ⁽¹⁾, ces pêcheurs de perles de nos hautes rivières nous ont été décrits par l'abbé Charles Dubois, cité par R. Mayné dans un article que M. Deleclos m'a très aimablement fait connaître. Étant enfant, l'abbé Dubois s'amusait souvent, vers 1882, à taquiner avec ses compagnons de jeux les mulettes de la Sûre, près de Bodange ; un beau jour survint une bande de professionnels qui se mirent à draguer systématiquement le fond de l'eau, à la recherche des perles. « Les abords de la rivière, écrit notre auteur, se couvrirent d'amas de coquilles brisées, car il fallait sacrifier des centaines de moules pour trouver quelques exemplaires de perles de belle eau. Ce misérable trafic ne payait sans doute pas le travail, car il ne dura que deux ans. »

Il faut croire que sur l'Amblève et la Warche cette pêche rendait mieux que sur la Sûre ; elle y a persisté jusqu'à ce que sans doute le succès de la perle de culture vint rendre encore plus ingrate une industrie qui n'avait jamais connu les fabuleuses trouvailles des héros de Monfreid. Elle aurait cessé de toute façon, puisqu'actuellement la moule perlière, tuée par quelque maladie, a disparu de l'Amblève ; le professeur Bouillenne me dit qu'à sa connaissance on n'y en voit plus depuis vingt ans.

Qu'un adolescent en vacances ait eu l'esprit assez éveillé, l'observation assez aiguisée et la faculté poétique assez vive pour s'aviser d'une particularité aussi menue et aussi peu apparente de la région où il séjournait en touriste et pour en tirer une sorte

(1) *Parcs Nationaux*, bulletin de l'Association Ardenne et Gaume, vol. 6 fasc. 2, 1951.

de motif légendaire, voilà qui nous étonnerait s'il ne s'agissait de cet enchanteur qui de la tranchée même devait faire une Golconde poétique. Et voici, pour en revenir à mon semblant de thèse après ce long détour par le domaine des mollusques dulcicoles, voici qui me fait penser qu'à Spa le jeune Wilhelm, William, Guillaume ou Guyame, attentif au thème des perles de l'Amblève, aurait eu chance de rencontrer un personnage tributaire de ce thème et dont sa poésie n'aurait pas laissé se perdre la silhouette hoffmannesque.

C'est qu'entre 1905 et 1910 — et il n'est pas téméraire de penser qu'il ne s'agissait pas d'une apparition nouvelle, et qu'elle devait déjà se manifester en 1899 — on pouvait voir à Spa déambuler entre les thermes et le pavillon des petits jeux, pendant la saison et aux heures de promenade, un petit vieillard bossu, qui portait appuyée contre sa poitrine une boîte de colporteur plate et noire, soutenue par une sangle qui passait derrière sa nuque. Cette boîte était l'écrin des perles de l'Amblève ; le vieux marchand l'ouvrait pour les chalands, exhibait les perles reposant sur fond de velours, et les prenait à l'aide d'une pince délicate pour les faire voir et les offrir. Cette pincette un peu fée d'aspect semble avoir fait l'envie, plus peut-être que les perles elles-mêmes (celles-ci étaient à vendre, et la petite pince non) d'une petite fille qui passait à Spa les étés de son enfance, qui assistait au boniment chevroté de ce charmant bossu et qui m'a raconté aujourd'hui cette lointaine rencontre. Elle a vu souvent son père, quand il se promenait avec elle en la tenant par la main, s'arrêter sous les arbres de l'esplanade, près du baromètre, pour choisir et marchander ces modestes bijoux auxquels il semble qu'il attachait un intérêt à la fois sentimental et scientifique ⁽¹⁾, et elle possède encore une broche et un pendentif dessinés par lui et sertis de ces perles de l'Amblève. Ces pièces à conviction ne sont certainement pas uniques, et je suis sûr que plus d'une dame qui a connu les saisons spadoises d'avant 1914 conserve dans son coffret quelque échantillon de ces produits des pêcheries stavelotaines ou malmédiennes, qui ne montrent pas la belle luminosité interne

(1) Cet amateur de perles fluviatiles, le professeur Eric Gérard, est cité par Léon Frédéricq, dans son discours devant la Classe des sciences, parmi les personnes qui l'ont aidé dans ses recherches sur la faune de l'« ilot glaciaire ».

des pintadines d'Orient et qui n'ont rien des parangons de grand prix, mais qui, pour les amis de l'Ardenne, revêtent une valeur affective bien avivée aujourd'hui par le prestige poétique que leur a conféré Apollinaire.

Celui-ci aurait-il *dû* inévitablement rencontrer notre gnome colporteur de perles s'il était allé à Spa, et en ce cas aurait-il *dû* certainement en parler dans ses vers ou dans ses contes ? Évidemment la logique répond non ; il a pu ne pas l'apercevoir parmi les courants flâneurs des bobelins et des habitués des petits jeux, et même l'ayant aperçu il a pu ne pas en tirer parti dans ses poèmes. Aucune conclusion donc ; seulement un de ces points d'interrogation dont il ne faut pas regretter que la biographie d'Apollinaire reste décorée pour longtemps ou pour toujours.

Un petit indice positif intervient pourtant pour nous confirmer qu'en tout cas ce n'est pas le vieillot petit commerce de perles sur les trottoirs de la ville d'eaux qui a fait découvrir au poète cette rareté zoologique. Un mot dans un poème posthume nous montre que c'est bien sur les rives mêmes de la rivière que le garçon aux aguets de poésie et de nouveautés a détecté ce prodige en miniature. M. Maurice Piron avait discerné ce texte parmi les papiers de Stavelot auxquels M^{me} Guillaume Apollinaire lui a donné accès pendant une journée, dans cet appartement du boulevard Saint-Germain qu'elle garde pieusement dans son état de 1918 et qui devrait bien devenir un jour un autre Musée Apollinaire. Le fragment a été publié depuis dans l'édition de la Pléiade avec une interpolation de deux lignes dont M. Piron n'a pas de peine à montrer qu'elles sont étrangères au poème. Voici les derniers vers de cette petite pièce du jeune pensionnaire de Stavelot :

*Or seuls mais très jaloux les elfes de l'Amblève
Ont des perles encor et troublent l'eau qui rêve
Quand un chercheur s'en vient. Mais lorsqu'un pâle amant
Ému vient demander la perle en l'eau dormant
Un elfe la lui donne et quand il part l'incante
Afin que l'aime aussi sa dédaigneuse amante.*

C'est le mot *chercheur* qui vient éclairer notre futile problème. Apollinaire a vu les chercheurs de perles, que ce soit ces gamins

taquineurs de mulettes dont fut l'abbé Dubois ou bien ces gagne-petit professionnels que celui-ci nous dépeint. Menue indication pour nous maintenir dans notre sentiment que l'aire ardennaise prospectée par Apollinaire n'a pas englobé Spa.

Que cette petite thèse négative soit bien fragile, je m'empresse d'en convenir, et j'apporterai moi-même tout de suite un peu d'eau au moulin de ceux qui condescendraient jusqu'à trouver un intérêt à la contredire. Apollinaire pourrait parfaitement avoir vu Spa et n'en avoir point parlé, puisqu'il a connu Nice et Monte-Carlo et en a très peu parlé. Il avait peut-être une rancœur contre les villes à casino, contre leur luxe suspect où vivait sa mère. Il avait, au fond, des goûts vigoureux et simples. « Il aimait le commerce du peuple, écrit M. André Billy, et sa curiosité, les lumières qu'il avait de tout lui permettaient de causer pendant deux heures avec n'importe qui sur n'importe quoi. » Ce sont les elfes et les pauvres Ardennais chercheurs de perles, plutôt que les bobelins et les bourgeois acheteurs de perles, qui pouvaient captiver la fraîche curiosité poétique du jeune Apollinaire.

Marcel THIRY.

Le cahier stavelotain de Guillaume Apollinaire

Communication présentée au colloque organisé les
2 et 3 août 1958, à Stavelot, dans le cadre des « Journées
Apollinaire »

Le document que je me propose d'analyser ici est, parmi ceux qui subsistent de la jeunesse d'Apollinaire, le témoin le plus direct sans doute de ses débuts littéraires. Il a été mis à ma disposition par la veuve de l'écrivain en novembre 1955. M^{me} Jacqueline Apollinaire, avec une obligeance dont je la remercie, m'a permis de l'examiner à l'occasion d'un des brefs séjours qu'elle fait chaque année à Paris, dans l'appartement du 202 boulevard Saint-Germain. Obligeance ainsi enrichie pour moi du privilège de compulsurer ces précieux feuillets dans le dernier logis du poète.

Depuis qu'il s'y est éteint, voici maintenant quarante ans, rien n'a pour ainsi dire changé de place dans ce sanctuaire du souvenir. Les toiles de Marie Laurencin, du douanier Rousseau, de Dufy, de Picasso, de Derain, d'Utrillo continuent à veiller sur la pièce de séjour qui garde, dans un angle, le lit-divan sur lequel mourut Apollinaire. Tout à côté, le bureau, avec la table de travail où l'on a maintenant posé la boussole de l'artilleur et la courte pipe, qui attend dans un cendrier vide. Sur un étroit pan de mur, le casque troué de Guy-au-galop, surmonté de l'« Hommage de la Nation » dans son cadre modeste, et, aussitôt après, les livres, les livres nombreux et variés, ouvrages hétéroclites ou rares voisinant avec les éditions originales de contemporains aujourd'hui illustres — toute une bibliothèque unique, sans prix, et malheureusement aussi sans inventaire, rangée sur des

Amour, c'est un mythe que j'ai inventé
 et c'est un mythe que je ne cesse d'effleurer
 le regard est le seul et le plus précieux
 A Stavelot



Meurtre et Angélique et le pied à fleur de
 terre que les autres ne peuvent voir
 A Stavelot



Le tout est dans le regard
 pour peindre la vie
 A Stavelot



LE L'ENNE
 A Stavelot



document provenant des papiers de G. Apollinaire
 A Stavelot

Stavelot, Musée Apollinaire.

Photo Chr. Gräßl, (Lig.)

UN FEUILLET DE G. APOLLINAIRE, EXTRAIT DU CAHIER DE STAVELOT.

rayonnages en bois dont l'alignement se prolonge dans la soupenle contigüe au cabinet de travail, parmi les objets d'art primitif et les statuettes nègres. On souhaiterait que ce décor — glorieux et poignant — devînt celui du futur Musée Apollinaire en France... Stavelot ne montre-t-il pas l'exemple à Paris ?

Pour ma part, je n'oublierai jamais les heures que j'ai passées là-bas, un après-midi pluvieux de fin d'automne, installé dans un petit belvédère auquel, de l'appartement situé sous les combles, on accédait par un escalier qui tenait plutôt de l'échelle. Sur un guéridon, un cahier cartonné de format écolier, à demi-reliure rouge, entamé des deux côtés... et quand mes yeux se détachaient des feuillets couverts par l'écriture désordonnée du jeune Wilhelm Kostrowitzky, ils parcouraient avec avidité la mer immense des toits de Paris pour y chercher l'espoir que la fin du jour n'arriverait pas trop vite, en cette saison avare de lumière naturelle. Comme c'était la seule dont je disposais là-haut, la tombée de la nuit marquerait inéluctablement l'achèvement de ma tâche de lecteur et de copiste. Ainsi en avait-il été convenu avec Madame Apollinaire, quelque peu souffrante et pressée de regagner son village de Chandon.

En quelques heures, j'ai pu néanmoins étudier ce cahier où le futur Guillaume Apollinaire a consigné pêle-mêle des réflexions, des notes de lecture, des ébauches en vers et en prose. Je me suis efforcé d'en noter tout ce qui m'a paru important, en respectant la disposition matérielle des textes que je transcrivais (je m'étais muni pour cela d'un cahier de format identique à celui qui m'était confié). Par ailleurs, je disposais des extraits déjà reproduits par le professeur James R. Lawler dans son article *Apollinaire inédit : le séjour à Stavelot* (1). Tout en contrôlant les transcriptions de mon collègue australien, je m'attachai plus particulièrement aux endroits qu'il avait négligés et qui, parfois, coïncidaient avec ceux où l'écriture du poète se faisait la plus rétive au déchiffrement...

Ce cahier qu'avec Lawler, j'appellerai le cahier de Stavelot forme un ensemble disparate de brouillons et de notes qui dé-

(1) *Mercure de France*, 1^{er} février 1955, pp. 296-309. Voir d'utiles rectifications par Michel DÉCAUDIN, *ibid.*, 1^{er} juin 1955, pp. 367-368.

borde quelque peu la période stavelotaine d'Apollinaire, laquelle s'étend, rappelons-le, de juillet à octobre 1899. Le cahier contient des textes écrits très probablement dès 1898, alors que le jeune Wilhelm séjournait encore à la Côte d'Azur. Par exemple, les vers libres de *Mardi gras* inspirés par le carnaval de Nice ⁽¹⁾, ainsi que les bouts rimés qui font allusion à un épisode de l'affaire Dreyfus remontant au mois d'août 1898.

D'autre part, le cahier a encore servi après qu'Apollinaire eut quitté Stavelot pour rejoindre sa mère. On sait par une lettre qu'il écrivit en janvier 1902 à son ami Onimus ce que furent ses occupations parisiennes avant son départ pour l'Allemagne et, notamment, qu'il fréquenta la Bibliothèque Mazarine ⁽²⁾. C'est là sans nul doute qu'il trouva à satisfaire son goût pour la littérature médiévale. Dans le cahier figurent, sur trois feuillets qui se suivent, une série de références à des éditions d'Outre-Rhin de textes en ancien français : Roman des Trois Pèlerinages ⁽³⁾, Roman d'Alexandre, etc., et de poésies goliardiques en latin médiéval. De brefs extraits accompagnent certaines de ces notes ⁽⁴⁾. Ceci dit, on ne voit pas que le cahier contienne quoi que ce soit qui concerne de près ou de loin le voyage au Rhin et le séjour à Neu-Glück, si profondément marqués pourtant dans l'âme du jeune Wilhelm. On peut donc placer avec certitude, le *terminus ad quem* de ce document avant l'été 1901. Et il est même probable qu'il ne dépasse pas l'année 1900.

Dans son état actuel, le cahier de Stavelot comprend cinquante-cinq feuillets dont plusieurs sont restés blancs. Il en comportait davantage, car j'ai constaté qu'entre les actuels folios 1 et 2, six feuillets ont été enlevés et que douze autres ont subi le même sort entre le fol. 2 et le fol. 3. Il s'agit, je le présume, des

(1) Cf. l'édition des *Œuvres poétiques* d'Apollinaire, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1956, pp. 708-709 et 1156-1157.

(2) Texte cité par Marie-Jeanne DURY, *Guillaume Apollinaire. Alcools*, t. I, Paris, 1956, p. 33.

(3) Le titre détaillé de cette œuvre est suivi de la cote du volume : *B. Maz. 10820 réserve*.

(4) Ainsi, ces quelques vers qu'un médiéviste n'aura pas de peine, j'imagine, à identifier : *Li doux mois de mai est entres | De biaz jors est enlumines | Li rosier florist et li glais | Molt est cis tens jolis et gais | (v. 925) La flor de lis naist et blancheie, | Li roseignoz maine grant joie.*

pages occupées par certains poèmes qu'on peut lire à présent soit dans la première partie du *Guetteur mélancolique* (1952) — celle dont on a un peu trop généreusement attribué l'inspiration à Stavelot —, soit parmi les « Poèmes retrouvés » et les « Poèmes inédits » de la récente édition des *Œuvres poétiques* dans la Bibliothèque de la Pléiade. Le fait est que, si plusieurs de ces pièces de provenance stavelotaine figurent dans le cahier, la plupart ne s'y trouvaient plus au moment où je l'ai eu entre les mains. Deux autres feuillets, ceux-là que M^{me} Apollinaire a donnés au Musée Apollinaire de Stavelot (l'un d'eux est du reste couvert par des essais d'acrostiche en wallon) ont été également détachés du même cahier, comme le prouve l'examen du papier et de l'encre.

Tel qu'il se présente aujourd'hui, le cahier de Stavelot contient encore assez de choses inédites ou peu connues pour intéresser les apollinariens. J. R. Lawler a bien mis en valeur l'intérêt de beaucoup de ces fragments — images, vers isolés, ébauches de strophes — qu'on retrouvera sous leur forme définitive, parfois même inchangés, dans les poèmes d'*Alcools* et des recueils suivants. Tel le beau vers de *Marie* :

Oui, je veux vous aimer, mais vous aimer à peine

qu'on découvre déjà sur une page écrite à Stavelot.

Dans cet ordre de recherches, il reste encore à glaner. *Merlin et la vieille femme*, titre d'un poème d'*Alcools*, est inscrit en travers d'un feuillet. N'oublions pas que Merlin est le personnage principal de *L'enchanteur pourrissant*, œuvre presque entièrement élaborée durant le séjour stavelotain.

Couleur du temps, drame en trois actes et en vers qui fut représenté quelques jours après la mort d'Apollinaire, met en scène un protagoniste appelé Nyctor. Or ce nom se lit tout au début du cahier de Stavelot dans une phrase qui commence ainsi : « Nyctor a écarté toute préoccupation amoureuse... ». Nyctor, qui semble une des incarnations d'Apollinaire et qui l'a suivi tout au long de son œuvre, reparait, entre autres, dans un bref conte en prose que, sous le titre de *Un matin*, l'édition de la

Pléiade a incorporé aux « Poèmes retrouvés » (1). C'est une page d'inspiration humanitaire, d'un style volontairement dépouillé d'effet, où Nyctor est témoin de l'accident d'un ouvrier carrier qui s'écrase au pied d'une falaise. Un brouillon écrit à la première personne, comme s'il s'agissait d'un souvenir, figure dans notre cahier sous le titre de *Conte véridique*. En voici la finale, demeurée inaperçue de Lawler (2) et légèrement différente du texte de l'édition (la dernière ligne a dû sauter) : [fol. 5 v^o] *Le corps restait étendu au soleil.* [fol. 6] *Les ouvriers se reposaient mornes en face de la mer miroitante. On apercevait les caps verts et les golfes aux plages blanches et des villas dans les jardins, au loin ; vue admirable qu'ils ne voyaient pas.*

Le cadre est presque sûrement celui de la *riviera* française, et sans doute avons-nous encore affaire à un texte de la période niçoise. Avec les réflexions qui l'entourent (3), il témoigne des préoccupations sociales qui agitaient, en 1898, l'esprit d'un jeune homme frais émoulu du collège Saint-Charles.

Puisqu'on vient de parler des réflexions personnelles que recueille le cahier de Stavelot, en voici un spécimen qui figure assez bien le décousu de ces notes :

Nous souffrons d'espérer autant que nous désespérons. Etre content de son sort. — Optimisme. — Rabelais — relire Georges Sand. Lettres à Édouard Rodrigues. Revue Bleue 27 janvier 1899.

Ailleurs, une exclamation qui a son prix : *Si j'étais Dieu et Maeterlinck !*

Ces mots sont écrits en marge d'un vers

Hélas ! les sept douleurs Amour m'a réservées,

dont la syntaxe fait très moyen-âge et qui annonce nettement les sept épées de *La Chanson du Mal-Aimé*. Non sans fournir une indication à ceux qui voudraient en chercher l'image initiale

(1) Pp. 672-673.

(2) Celui-ci écrit, *loc. cit.*, p. 299 : « Le commentaire est concis : *Il gagnait trois francs par jour. Le corps restait étendu au soleil* ». Belle clause finale, à la Flaubert ou à la Maupassant ! Mais il fallait poursuivre la lecture au feuillet suivant...

(3) Pour plus de détails, cf. LAWLER, *ibid.*

dans une transposition des *Sept Douleurs* de Notre-Dame et des glaives qui les symbolisent dans l'iconographie traditionnelle de la Vierge... Pour en revenir à Maeterlinck, son nom n'a rien de surprenant sous une plume qui, le fait est bien connu, doit beaucoup à l'esthétique des *Serres chaudes*, voire des *Douze chansons* ⁽¹⁾.

En feuilletant le cahier de Stavelot, on rencontre divers poèmes plus ou moins achevés qui se rattachent directement à l'existence de Guillaume Apollinaire dans la petite ville ardennaise et aux paysages qui l'entourent. Parmi ces pièces, il en est de célèbres comme l'*Élégie du voyageur aux pieds blessés* ⁽²⁾ dont on ignorait que les premiers tercets existaient ici (avec le titre) à travers un fouillis de variantes où il est cependant possible de dégager les leçons du texte définitif.

[fol. 20] *Marche le gars marche en gaité
Ce calme jour d'un calme été
Où sauf la source tout se tait.*

[fol. 19 v^o] *Va parmi les [grandes] fougères
Les myrtilles et les bruyères
[Où tant d'abeilles butinèrent]

La source est là comme un œil clos
Pleurant avec de frais sanglots
La naissance triste de l'eau.*

De même *Fagnes de Wallonie* ⁽³⁾ publié seulement en 1915 et dont on connaissait deux manuscrits postérieurs au cahier

(1) Une influence de ces dernières ne transparait-elle pas dans le poème assurément très maeterlinckien qui figure dans la page surréaliste intitulée *Onirocritique* :

*Par les portes d'Orkenise
Veut entrer un charretier,
Par les portes d'Orkenise
Veut sortir un va-nu-pieds. (Etc.)*

Onirocritique forme le dernier chapitre de *L'Enchanteur pourrissant* qui fut seulement publié en 1909. Il serait naturellement téméraire d'affirmer que le poème d'Orkenise remonte à l'époque même de *L'enchanteur*, c'est-à-dire à la période stavelotaine.

(2) Publié une première fois en 1902 et reproduit dans *Il y a* (Paris, 1925) ; cf. l'édition de la Pléiade, pp. 337-338 et 1109.

(3) Également dans *Il y a* ; cf. *ibid.*, pp. 370 et 1116.

de Stavelot. Celui-ci nous livre un premier état qui, à condition de réunir deux fragments figurant sur des feuillets éloignés l'un de l'autre, forment un texte à peu près complet, différent de celui que nous connaissons, notamment pour la découpe des vers :

[fol. 23, s. t.] *Tant de tristesses plénières*
Prirent mon cœur aux fagnes désolées
Las j'ai reposé dans les sapinières
Mes kilomètres longs ce pendant [?]
Le vent d'ouest.
J'avais quitté les jolis bois
Les écureuils y sont restés
Or ma pipe essayait de faire des nuages
Au ciel qui restait pur obstiné(sie)ment
Je n'ai déposé nul secret
Aux tourbières creuses où de l'eau croupissait.
Les bruyères fleurant le miel
Attiraient les abeilles
Et mes pieds effrayés
Foulaient les myrtilles et les airelles
 [...] *mariées*
 (le bas du feuillet est déchiré)

[fol. 21] *La vie s'y tord*
En arbres forts [en marge du poème des Elfes
 cité p. 149].
Et tors
La vie y mord
La mort
A belles dents
Quand bruit le vent.

Voici deux quatrains sur trois de la *Chanson* qu'Apollinaire fera passer en 1909 pour l'œuvre d'une certaine Louise Lalanne ⁽¹⁾.

Les myrtilles sont pour la dame
Qui n'est pas là

(1) *Ibid.*, pp. 339 et 1109-1110.

*La majorlaine est pour mon âme
Tralala.
Le chèvrefeuille est pour la belle
Qui n'a rien cru
Et j'irai cueillir les airelles
Lustucru.*

Et si nous rapprochons de ces esquisses un autre poème du cahier, *Marei* ⁽¹⁾, inspiré par sa muse stavelotaine, Marie ou Maria Dubois (*Dis-le moi, mon amour, est-il vrai que tu m'aimes...*), on se convaincra sans peine que les mots si volontiers associés : myrtilles, airelles, bruyère, écureuil, représentent pour ce jeune méditerranéen des réalités typiquement ardennaises.

Voici une ébauche en partie raturée : quelques vers où je lis

Princes abbés qui n'êtes plus,

allusion évidente au passé abbatial de Stavelot, voisinant avec cet autre vers

Vivre et mourir millionnaire,

détail qui n'est pas moins stavelotain... s'il est vrai que ces fragments font partie d'un badinage dont ce que je présume être le début se lit au verso du même feuillet :

*Parmi le tan et le plantain ⁽²⁾
Et les ruines légendaires ⁽³⁾,
Chaque richard stavelotain
Ingurgitant diverses bières
Et comptant les jours révolus
En bon bourgeois songe aux affaires.*

La suite de cette satire locale qui prend pour cible la pudibonderie des mœurs d'une petite ville féodale de province fait rimer *putain* avec *télin* et *potin* et assure que

(1) Il fait partie du groupe *Stavelot* dans *Le guetteur mélancolique*.

(2) Avant 1914, les tanneries prospéraient à Stavelot.

(3) Ce sont celles du « Vieux Château » dont des vestiges se voyaient encore, il n'y a guère, sur les hauteurs de la route qui monte vers Francheville, un peu avant le hameau de la Vaulx-Richard.

des défunts célibataires
Sont encor puceaux dans leur bière,

proclamant en leit-motiv :

Jusqu'au mariage, c'est l'us !

Presque aussi plats sont les vers où l'amoureux de Marie Dubois détaille longuement les charmes de la *fil*le ou de la *folle de l'Amblève* — on peut hésiter sur la leçon du manuscrit (1). Il y est fait des remarques d'une galanterie discutable à propos de la bouche de la cruelle (« Ta bouche que *tu livres à tous* », ces derniers mots soulignés dans le texte) et à sa toux habituelle (n'a-t-on pas dit de Marie Dubois qu'elle était poitrinaire ?).

Certains feuillets sont couverts d'acrostiches qui reproduisent des prénoms féminins. Il y en a pour Louise, Élodie (2), Marguerite et Augustine. Il y en a pour la trinité stavelotaine des sœurs Dubois : Maria, Irma, Jeanne. Le plus achevé est peut-être celui consacré à Irma. Du moins, le madrigal s'agrémente ici d'un peu de fraîcheur ardennaise :

Il faut faire des vers pour la petite Irma.
Rose, airelle et myrtille, en trois mots, c'est bien elle.
Myrtilles sont ses yeux, sa bouche est une airelle.
A son visage enfin des roses l'on sema.

L'acrostiche de Jeanne commence bien prosaïquement : *Jolie, obéissante et, je crois, studieuse* ; puis, à travers un texte confus où il est question des taches de rousseur de cette jeune apprentie repasseuse, nous voici devant un dernier vers, résolument apollinarien celui-là, et annonciateur du climat d'*Alcools* :

Et le sol automnal jonché de feuilles mortes.

Des deux acrostiches destinés à Maria que contient actuellement le cahier, l'un (*Mon aimée adorée...*) a été reproduit au moins deux fois (3) et l'autre n'a pas abouti à un état satisfai-

(1) Cf. maintenant l'édition de la Pléiade, p. 841.

(2) Deux sixains reproduits *ibid.*, p. 843.

(3) Dans Marcel ADÉMA, *Guillaume Apollinaire le mal aimé*, Paris, 1952, p. 29 et dans l'édition de la Pléiade, p. 1154 (autre état, moins bon, p. 703).

sant. Il en existe un troisième, ou plutôt deux ébauches, sur l'un des feuillets du musée de Stavelot. Et cette fois, Apollinaire s'est essayé à rimer en wallon.

E wallon m'binamèie è wallon ji v's'é preie
(En wallon, ma chérie, en wallon, je vous en prie),

griffonne-t-il au bas de ces brouillons qui débute par l'aveu banal :

Mi crapaute j'i v's aime et vos l'sépez Marie
(Mon amie, je vous aime et vous le savez, Marie),

et où l'on peut cueillir cette recommandation, révélatrice du Mal-Aimé, que je trouve émouvante par son désir de toucher la jeune fille dans sa langue à elle :

I fât todis warder Guyame en vosse cour
(Il faut toujours garder Guillaume dans votre cœur).

Puis, au bas du même feuillet où le poète a dit le pressentiment de ses brèves amours avec Maria Dubois (un de ses vers wallons se traduit par : La vie est triste, il faut que notre amour meure), voici, comme pour enchaîner, le court poème qu'on trouve à présent dans *Le guetteur mélancolique* :

S'en [est] allée l'amante
Au village voisin malgré la pluie.
Sans son amant s'en est allée l'amante
Pour danser avec un autre que lui
Les femmes mentent mentent.

Les vers patois qu'on vient de citer nous amèneraient à dire un mot de l'importance du wallon chez Apollinaire, si le problème n'avait déjà été traité ailleurs ⁽¹⁾. On ne peut cependant omettre de signaler ce que contient à cet égard le cahier de Stavelot. Le jeune Kostrowitzky témoigne de sa curiosité pour le parler

(1) Je me permets de renvoyer à mes deux articles : *Les wallonismes de Guillaume Apollinaire* dans les « Mélanges Ch. Bruneau », Genève, Droz, 1954, pp. 193-207 et *Apollinaire et le wallon* dans la « Revue de Littérature comparée », t. XXX, 1956, pp. 260-262.

local dans une énumération hétéroclite qui nous livre en vrac des termes dialectaux, des noms de personne et des particularités de la région. Je cite, après Lawler qui a omis ou déformé certains mots :

Mareie Aili Dadite Dupont. La perle de l'Amblève sombre aux en dessus [?] Fonds de Quarreux Ligneuville Fougère Bruyères Champignons rosée, cèpe, châsse de Saint-Remacle. Aux rendez-vous des Brasseurs nichons minceur Péket pinter chope vin de cerise à 3 centimes cense gotte grandé gotte Friture Vielsalm nuit de Vielsalm Cutnée crâmignon krompire tourbe de tan jeux prairies M. Leroy Becker le pouce = Poncin le medius = longue dame.

Dans cette liste, on reconnaît au passage des éléments dont Apollinaire se servira par la suite, spécialement pour rehausser le ton populaire et la couleur ardennaise de son conte *Que vlo-ve*.

Un autre feuillet nous confie une remarque grammaticale qui surprend à peine chez cet observateur né linguiste presque autant que poète : « En wallon, la négation (*nenni*) a souvent le sens de l'affirmation ; (*nôna*) est toujours négation ». La formule est assez malheureuse ; elle veut dire, je crois, que *nèni*, dans un de ses emplois expressifs, renforce une proposition négative, tandis que *nôna* sert uniquement à protester, à marquer le désaccord avec l'interlocuteur. Mais le mérite demeure à Apollinaire d'avoir senti la différence de valeur des deux formes de la négation.

Le jeune pensionnaire de l'auberge Constant s'est intéressé au dialecte du pays au point de transcrire, dans son cahier de notes, le quatrain suivant :

*Quel fiesse ben rare e noss Mâmedy
Lu corone d'or so s'fine blanke tiesse
Un vraye ami dol Wallonie
Ruveu hû l'jour qui l' fit priesse (1).*

Ce quatrain est le début d'une cantate de l'abbé Nicolas Piet-

(1) Voir commentaire dans l'art. cité de la « Revue de Littérature comparée », p. 262.

kin, le curé de Sourbrodt, écrite pour les cinquante ans de prêtrise d'un de ses confrères du doyenné de Malmedy, l'abbé Dardenne, qui célébra son jubilé à Malmedy, en août 1899, à l'époque où Apollinaire séjournait lui-même à Stavelot. Je me suis demandé, depuis cette identification, comment la pièce wallonne avait pu tomber aux mains d'Apollinaire, sachant qu'elle a été publiée, non à Stavelot, mais à Malmedy, à l'imprimerie H. Dehez, comme l'indique la modeste feuille volante qui en a diffusé le texte. Or, l'exemplaire d'un traité philologique de l'abbé N. Pietkin : *Système d'orthographe pour le wallon malmédien avec l'exposé de sa phonétique* imprimé à Malmedy en 1899 et que M^{me} Apollinaire a remis naguère au musée de Stavelot, fournit la clef de cette petite énigme. La page-titre de cette brochure est annotée comme suit de la main de Guillaume : « Don de M. Henri Dehez, dit *le mayeur*, organiste, pianiste, compositeur, facteur de pianos, imprimeur, etc., à Malmedy (Prusse Rhénane) ». Suit la date : « septembre 99 ». Au cours d'une de ses pérégrinations à Malmedy, le jeune homme est donc entré en rapport avec Henri Dehez, lequel, en septembre 1899, a remis à cet étranger curieux des choses du terroir la plaquette relative à l'orthographe wallonne et aussi, sans nul doute, la cantate jubilaire tirée quelques jours plus tôt sur ses propres presses. Si je précise que Dehez lui-même est mentionné, en tête du feuillet imprimé, comme l'auteur de la musique qui accompagnait les vers de l'abbé Pietkin, on aura ainsi tous les éléments pour expliquer la provenance dans le cahier de Stavelot d'un quatrain malmédien recopié par l'auteur de *Que vlo-ve*.

* * *

On sait la prédilection qu'Apollinaire a marquée tout au long de son œuvre pour les êtres doués d'un pouvoir surnaturel, qu'ils appartiennent au christianisme, à la mythologie ou aux croyances populaires. Anges, dieux, démons, chèvrepieds, Pan et la Loreley, enchanteurs, magiciens, gnomes, fées et elfes peuplent son univers poétique. J'aimerais, pour finir, m'attarder un instant au thème des elfes chez Apollinaire, avec l'espoir qu'un de nos apollinariens reprendra la recherche pour la pousser plus loin.

Dans son étude plusieurs fois citée, Lawler note que « *Le vent nocturne* [dans *Alcools*], écrit à New-Glück en Allemagne, dans l'automne de 1901, contient un vers évoquant originellement la féerie wallonne :

Les elfes rire au vent et corner aux rafales » (1).

Loin de faire partie de la « féerie wallonne », qui ne connaît à cet égard que les lutins (*sotés, massotés, nûtons*), les elfes sont associés, au contraire, au folklore des pays germaniques. Pourtant, Lawler a raison en un sens, et le thème des elfes est incontestablement antérieur, chez Apollinaire, à son voyage en Allemagne. Mon sentiment est qu'il a pris naissance à l'occasion ou à la suite du séjour à Stavelot.

On observera avec intérêt que le vers cité du *Vent nocturne* se retrouve dans une pièce plus ancienne, qui figurait sur l'un des feuillets (arrachés) du cahier de Stavelot, car c'est d'après ce document que l'édition de la Pléiade l'a récemment révélée (2). Ce beau poème, inspiré par le souvenir de Marie Dubois, commence par le vers

Mareye était très douce, étourdie et charmante

et s'achève ainsi :

*Mon amante d'antan, dans quels bras t'endors-tu
Pendant l'hiver, saison d'amour où les vents pleurent,
Où les amants ont froid, où des passants se meurent
Sous les tristes sapins, meurent en écoutant
Les elfes rire au vent et corner aux rafales ?
Songes-tu quelquefois, quand les nuits sont bien pâles,
Que telles nos amours sont mortes les étoiles (3) ?*

On observera, d'autre part, que les elfes tiennent un rôle nullement négligeable dans deux œuvres en prose, l'une, *Que vlo-ve*, directement liée par son affabulation à l'Ardenne, l'autre, *L'en-*

(1) *Loc. cit.*, p. 304.

(2) *Cf.* p. 1176.

(3) *Ibid.*, p. 846 (nous avons ajouté la ponctuation).

chanteur pourrissant, écrite en grande partie à Stavelot. Et ce rôle des elfes est intimement mêlé à la présence de l'Amblève. Ce sont les elfes de l'Amblève qui, après la mort sanglante du Bâbô dans le cabaret de la Chancesse, attirent de leurs voix le meurtrier Que vlo-ve dans l'onde fatale. Ce sont les elfes qui révèlent à Merlin l'enchanteur : « Pauvre homme, nous allons te confier un secret précieux. Va dans la forêt des Ardennes, tu trouveras une petite rivière qui recèle des perles, c'est l'Amblève bordée d'aunes ».

Les perles de l'Amblève... Je les laisse à Marcel Thiry, qui en parle de façon diserte, et je m'en tiens aux elfes. Pour conjecturer que c'est la vision de l'Amblève, avec son cadre et son mystère (aunes, perles), qui a cristallisé chez notre poète la notion flottante et livresque des elfes. Apollinaire devait connaître le mot par certain symbolisme fin-de-siècle, mais la révélation de l'Ardenne lui en apportait une représentation vivante et efficace, en liaison avec d'autres découvertes poétiquement utilisables.

La preuve de ceci me semble fournie, en dernier ressort, par une curieuse petite pièce du cahier de Stavelot. Elle est formée de deux fragments qu'il faut rapprocher : le premier, au fol. 21, comprend quatre vers achevés et l'ébauche de deux autres qu'on trouvera repris, au verso, sous une forme définitive, suivis de quatre nouveaux vers qui achèvent ainsi le dizain. Ces fragments sont notamment séparés par le quatrain wallon reproduit ci-dessus et par une phrase assez bizarre : « Nous voulons une fée heureuse en un lac le || matin, mais les lacs sont comblés et nous fumons ». Au lieu de laisser tomber cette réflexion (?) qui n'a rien à voir ici, l'édition de la Pléiade l'a malencontreusement reproduite en l'intercalant entre les deux séquences versifiées (1). Ainsi s'est trouvée détruite l'unité d'un joli poème que je propose de lire dorénavant comme suit :

*Se sont évanouis les fées et les démons
Quand jadis en l'Étable est venu saint Remacle,
Et les moines ont fait ce si triste miracle :
La mort des enchanteurs et des gnomes des monts.*

(1) *Ibid.*, p. 842.

*Or seuls, mais très jaloux, les elfes de l'Amblève
 Ont des perles encor et troublent l'eau qui rêve
 Quand un chercheur s'en vient... Mais lorsqu'[un] pâle amant,
 Ému, vient demander la perle en l'eau dormant,
 Un elfe la lui donne et, quand il part, l'incante
 Afin que l'aime aussi sa dédaigneuse amante.*

Que ce dizain forme un tout complet, je le crois, malgré la disposition différente des rimes dans les deux fragments : rimes embrassées dans les quatre premiers vers, rimes plates dans les six autres. Le début — qui fait, entre autres, allusion à la fondation religieuse de Stavelot et à sa légende étymologique ⁽¹⁾ — est assurément ce qu'il y a de plus faible dans la pièce : il rase la prose et est chevillé d'un hémistiche, *ce si triste miracle*, qui est une chute de ton. Mais la suite rachète le départ un peu lourd. Véritable trouvaille de poète que cette possession par les elfes du précieux talisman d'amour ! Si l'on admire comment l'idée chez Apollinaire en est transposée de la connaissance qu'il avait d'une mulette perlière existant alors dans l'Amblève, on n'est pas moins ravi de voir le parti qu'il en a tiré en faisant assumer par les génies des eaux le pouvoir d'incantation que la perle transmet — et qu'un beau vers final couronne de son prestige.

* * *

On a dit à plusieurs reprises l'importance du séjour à Stavelot pour l'orientation littéraire de celui qui, sur les feuillets lignés d'un cahier au nom de Willhelm Kostrowitzky, essayait les premières signatures de Guillaume Apollinaire. Et il n'est pas moins vrai sans doute que le contact intime avec l'Ardenne fagnarde aux teintes de bruyère ait aidé à dégager une sensibilité vouée aux couleurs de l'automne et de la nostalgie. Mais le cahier de Stavelot nous apprend en outre que l'expérience

(1) Dans la tradition orale, cette légende se résume par l'ordre que donne saint Remacle au loup qu'il a domestiqué et qui transporte sur son bât les pierres de la future abbaye : « *Mousse è stâve, leûp!* » (« Entre dans l'étable, loup ! ». Cette phrase-calembour est chargée d'expliquer l'origine du nom de la ville qui se dit en wallon *Stâv(e)leû*).

des trois mois et demi passés en Wallonie fut féconde pour la genèse elle-même de l'œuvre qui allait naître, puisqu'elle coïncide avec la gestation des premiers thèmes apollinariens et qu'elle l'a, jusqu'à un certain point, influencée.

Maurice PIRON.

Étienne Hénaux

Un des derniers poèmes de Mélot du Dy, *La Dormante au Soleil*, publié après sa mort ⁽¹⁾, porte la dédicace suivante :

A la mémoire de mon jeune ami romantique
Étienne HÉNAUX (1818-1843)
poète liégeois auteur de « Le Mal du Pays ».

Ces lignes auront intrigué plus d'un lecteur. Quel avait été ce « jeune ami » mort il y a plus d'un siècle, qu'allait tirer de son oubli la rare amitié du poète au goût le plus sûr ? Et d'abord avait-il été ? N'était-ce pas quelque créature du charmant Mélot lui-même, quelque personnage littéraire inventé par sa fantaisie ?

Étienne Hénaux a si bien existé que vers cette heure même où un poète peu coutumier des dédicaces voyantes lui consacrait cet hommage attendri, l'Académie, de son côté, le mettait au nombre des écrivains belges de « l'âge ingrat de notre littérature » ⁽²⁾ — c'est-à-dire d'avant la *Jeune Belgique* — qu'elle désire remettre en lumière par une réédition ou par un court portrait dans ce Bulletin. On trouvera donc, après ces quelques pages de présentation, deux poèmes de Hénaux qui suffiront peut-être à montrer que toute son œuvre ne mérite pas la méconnaissance où elle est ensevelie. Car au total c'est un peu injustement que cette œuvre est restée ainsi entièrement effacée. Sans doute le monument en est léger ; comment s'en étonnerait-on si l'on prend garde aux deux dates que cite éloquentement la dédicace ci-des-

⁽¹⁾ Dans la revue de poésie dirigée et imprimée par Alexis CURVERS, *La Flûte enchantée*, 1957, n° IX, p. 155.

⁽²⁾ C'est M. Gustave CHARLIER qui attira l'attention sur cette époque déshéritée et qui l'appelle ainsi. *Histoire illustrée des Lettres françaises de Belgique*, p. 35. Je saisis cette occasion de le remercier d'avoir bien voulu lire cette petite étude, et de m'avoir aidé de son précieux avis.

sus ? Mourir à vingt-cinq ans ne permet guère de laisser des volumes, même à cette époque qui fut celle des génies précoces...

Cette précocité de ses grands maîtres romantiques est aussi le lot d'Étienne Hénau. C'est à dix-huit ans qu'il connaît son premier succès poétique avec *Franchimont*, trois cent trente vers, à vrai dire peu mémorables, mais qui furent honorés d'une lecture publique en la vieille société liégeoise de l'Émulation, et qui paraissent la résultante des *Odes et Ballades* et de Walter Scott en même temps que d'un enthousiasme juvénile pour le célèbre épisode du coup de main tenté par les Franchimontois, devant Liège, sur le camp du Téméraire et de Louis XI. Le peu d'années qu'il reste au poète lui suffira pour écrire son court roman en vers, *Pauline*, ses esquisses critiques de Reynier et de Breuché de la Croix, son ode de circonstance sur la *Statue de Grétry*, et pour réunir dans *Le Mal du Pays* une quarantaine de poèmes dont plusieurs dépassent les deux cents vers.

On reconnaît une autre caractéristique du temps dans l'attitude où se complait Hénau d'affecter une très prématurée vieillesse. A vingt-quatre ans, il écrit avec gravité, dans la préface du *Mal du Pays* : « Pourquoi l'auteur renierait-il ce qu'il a fait, *étant jeune* ? » Cher Étienne Hénau, comme on comprend que Mélot ait fait de vous son ami ! Il aura souri un peu, et puis, comme nous, il se sera souvenu que ce poète frais émoulu de l'Université n'avait plus qu'une année à vivre, et cet « *étant jeune* » aura pour lui changé de sens et d'accent...

Si sa ville de Liège, qu'il a tant aimée, ne semble avoir gardé le souvenir de Hénau que dans les bibliothèques où ses livres reposent avec leurs dédicaces à l'encre pâlie, elle a pourtant donné son nom à l'une de ses rues ; son nom, mais précédé d'un autre prénom : celui de son frère, Ferdinand, auteur d'une réputée *Histoire du Pays de Liège*. Étienne et Ferdinand — et sans doute leurs deux autres frères, dont l'un fut avocat, et le dernier, nous apprend la *Biographie nationale*, un chercheur adonné à ses travaux archéologiques comme un bénédictin, poète lui aussi par surcroît — nous apparaissent ainsi réunis dans le culte de la patrie liégeoise, qui marque si visiblement l'œuvre d'Étienne. Celui-ci, docteur en droit, ne mit pas les pieds au Palais ; on nous dit que sa santé déjà menacée l'en empêchait ; il n'est pas défendu

de présumer que de plus la littérature suffisait à ses activités, et que peut-être, s'il eût vécu, nous aurions eu en lui un de nos rares écrivains sans second métier.

Pauline, une histoire de tous les jours, écrite en 1839, avait été publiée en 1841. Son diplôme « fiscal » conquis avec grande distinction, le poète part pour un long voyage en Allemagne : le Rhin, Dresde, « Leipsic », Berlin ; ce sont les poèmes rapportés de cette pérégrination, ajoutés à des *Bords de la Meuse*, aux grandes odes historiques telles que *Franchimont*, *Chèvremont*, *Hesbaye*, *Au Château d'Amblève*, et à quelques élégies plus ou moins récentes, qui composeront *Le Mal du Pays*. La préface de ce recueil est datée du 1^{er} mai 1842 ; en juillet paraît *La Statue de Grètry*, « par Étienne Hénau, auteur du Mal du Pays » ; il faut croire qu'on avait parlé du livre, et que le poète ou l'éditeur tenaient à s'en réclamer. En 1843, Hénau donne les deux premiers portraits d'une « Galerie des poètes liégeois », ceux de Reynier et de Breuché de la Croix. Il meurt le quinze novembre de la même année.

« Il faut le juger moins d'après ce qu'il a fait que d'après ce qu'il aurait pu faire. » Du point de vue humain, on comprend bien ce mot de Polain devant sa tombe ouverte. Mais la critique ou l'histoire littéraires ne peuvent présumer, et, dans le bilan qu'elles tentent, elles ne peuvent additionner le réel avec le virtuel, ce qui fut avec ce qui aurait pu être. Aujourd'hui, sans imposer silence à notre sympathie pour ce poète qui fut « aimé de Dieu » puisqu'il est mort jeune, il faut bien nous réduire à ne peser que ce qu'il a fait.

Et sans doute d'abord, ne faudra-t-il pas nous défendre de sourire un peu de certaines candeurs, de certains tours inadaptés, qui nous séduisent d'ailleurs comme les pas incertains d'une démarche encore toute fraîche d'enfance. *Pauline, une histoire de tous les jours*, est, bien entendu, une sombre histoire, dans le goût des plus mélodramatiques *Contes d'Espagne et d'Italie*, — la couleur locale, toutefois, restant liégeoise, et grisaille plutôt que couleur. Alfred rencontre Pauline, ils s'aiment ; mais Pauline se laisse marier à quelque vieux (peut-être un vieux d'au moins vingt-quatre ans !). Le soir du mariage, Alfred tue Pauline, puis

s'empoisonne, et, « roulant les yeux », crie au vieux mari si tôt veuf :

Vivante, elle est ta femme, et, morte, elle est la mienne.

Or, la première rencontre des amants avait eu lieu sur la Meuse — site de prédilection pour Étienne Hénau et sa poésie. Alfred descend le fleuve dans une barque ; dans une autre se trouvent Pauline avec une seconde jeune femme, un enfant, un grand chien, et aussi, tenant les avirons,

*un jeune homme
Bouclé, portant corset, de ces êtres qu'on nomme
Des lions...*

et l'on écoute la barcarolle que chante Alfred dans l'autre canot. En ce moment,

*En ce moment, le chien jeta d'un coup de patte
L'enfant dans l'eau — « Mon Dieu ! » — Ce cri partit soudain,
Terrible, cri de mère, à fendre un cœur d'airain. —
Tranquille, le lion rajustait sa cravatte.*

Non, nous ne devons pas nous interdire de nous réjouir tendrement de ce dernier vers, qui rime de façon si visible grâce au beau redoublement du *t*, et qui frappe la rétine de la perception poétique aussi impérieusement que les plus traumatiques trouvailles surréalistes ; ni, par un autre exemple, de celui-ci, adressé (dans *Le Mal du Pays*) à l'abbaye de Chèvremont, laquelle couronne une assez modique colline de la banlieue liégeoise :

Chèvremont ! Lieu si haut qu'on n'y atteint qu'en nage !

Ceci n'a-t-il pas tout l'accent de la poésie de Jacques et de son Cahier rouge, dans *Le Petit Chose* ? Mais il y a d'abord cette grande différence que le Cahier rouge d'Étienne Hénau fut loin de s'arrêter au quatrième vers. Et puis, une fois que nous aurons commencé par cueillir, çà et là, ces exquises fleurettes d'ingénuité, et que nous en aurons dégarni, non sans regret, ces textes auxquels elles prêtent une fraîcheur de prairie en mars, nous apprécierons plus sérieusement les premières effusions d'un poète à qui il

n'a manqué que de vivre un peu d'âge, les premiers exercices d'un esprit qui n'était pas médiocre.

C'est Maurice Wilmotte qui a donné à Étienne Hénau le titre accablant de « Musset liégeois » (1). Il n'est pas Musset, ni rien d'approchant, et il est trop sensé pour ne pas le savoir ; assez honnête aussi pour reconnaître ce qu'il doit à l'auteur de *Mardoche* et pour se dire, avec modestie et enthousiasme, son imitateur. Et en effet, voyez l'allure et le ton de *Pauline*, ce vers rapide, peu châtié, cette causerie en rimes, coupée de ruptures fantasques, de digressions inattendues et de brusques changements de registre : c'est bien à lire et relire Musset que Hénau a gagné cette désinvolture. Désinvolture assez efforcée, on le sent bien : n'acquiert pas qui veut la jolie impertinence, et peut-être celui qui voulait se faire ainsi moineau de Paris se trompait-il d'école en allant fréquenter Berlin, Dresde et Leipzig. Dans ses meilleures réussites, c'est par un tout autre aspect du génie de son maître que Hénau lui ressemble le mieux.

Ces réussites, où les trouve-t-on et que sont-elles ? Hénau n'est pas un visuel ; de son tour d'Allemagne, il ne rapporte pas un paysage qui reste, pas une image frappante. Ce voyageur n'a pas très bien regardé, ou plutôt il ne regardait qu'en lui-même, vers la ville et les êtres qu'il avait laissés, réellement atteint de ce « mal du pays » qui n'est nullement une attitude :

*Je songe à vous, restés là-bas, et ma pensée
Vous évoque dans le lointain...*

Ce n'est pas non plus un artiste formel. Il ne me semble pas qu'on trouve un seul beau vers dans ses quelque trois cents pages de poésie ; mais il n'est peut-être pas nécessaire qu'on en trouve, parce que visiblement il n'en a pas cherché ; son esthétique ignore absolument le vers pour le vers. En cela, sans doute s'égare-t-il un peu sur la leçon de Musset. Ce qui le séduit dans son poète, c'est trop uniquement ce qu'on aurait pu, bien avant

(1) Dans sa *Culture française en Belgique*, p. 207. — Maurice WILMOTTE indique la prédominance de la sensibilité personnelle et élégiaque dans l'œuvre de Hénau, qui diffère en cela des tendances modernistes, et même, comme aurait dit notre époque, populistes, unanimistes, d'un Weustenraad.

Apollinaire, appeler le poème-conversation (et à plus juste titre, oserai-je dire : car les poèmes-conversations d'Apollinaire sollicitaient plutôt le hasard et l'incohérence, c'étaient de ces dialogues entre gens un peu sauvages qui parlent pour le plaisir ingénu de parler et sans grand souci de la réponse, alors que *Après une lecture* ou bien *Une soirée perdue* ont tout le lié, tout l'harmonieux d'une causerie civilisée). Il se fie excessivement à ce laisser-aller, à ce bavardage nonchalant et familier qui même chez son prestigieux modèle n'allaient pas quelquefois sans péril. On ne trouvera donc chez lui pas un vers qui vive et qui dure en tant que vers isolé — et pourtant combien les *Nuits*, *L'Espoir en Dieu* et maint autre poème de son maître n'en proposaient-ils pas à son admiration ! On ne trouvera guère plus de grands élans lyriques, du moins dans ses quatre dernières années, celles où l'influence de Musset devient plus sensible, celles où Hénau se détourne du romantisme médiéval et du bric-à-brac de ses laborieuses grandes odes historiques.

Où donc et comment est-il poète, s'il n'a ni la couleur, ni l'image, ni le beau vers, ni le coup d'aile ? Débarrassé de ses premières et touchantes patauderies, il trouve ses vrais bonheurs du côté d'un certain intimisme en demi-teinte, qui doit d'ailleurs au moins autant aux *Poésies de Joseph Delorme* qu'à celles de Musset. A ce genre appartiennent : *Marie* (1839), où Sainte-Beuve est formellement nommé (avec Lamartine, Hugo et Brizeux), mais dont c'est Béranger qui aurait plutôt inspiré la finale, — idylle de bal masqué, soutenue, sur un mouvement de valse lointaine, par une romantique petite musique de nuit qui a dû enchanter de nostalgie notre Mélot du Dy ; *En voyage* (1841), léger tableau d'amours esquissées en diligence et que le relais va dénouer ; et la pièce XXVII du *Mal du Pays*, datée de Dresde et de 1842, notation tendre d'un instant d'attente amoureuse. Sans doute Musset est toujours présent ici en même temps que Sainte-Beuve, mais on voit bien lequel : celui d'*Un soir, nous étions seuls...* S'il faut se demander ce qu'aurait accompli un Hénau mort moins jeune, peut-être est-ce par là qu'on peut voir s'orienter la piste interrompue : vers une poésie plus analyste, moins extérieure, plus chantante, attachée à des sujets moins vastes que le roman d'Alfred, moins fracassants que les batailles

liégeoises, à des peintures plus senties et plus fines dans des cadres moins ambitieux. Le baron de Reiffenberg eut raison d'écrire que la langue de Hénau, « mélodieuse, animée et facile, s'épurait de jour en jour. » Mais sa poésie aussi se faisait et se serait faite plus pure, plus sûre de goût, plus serrée, plus sévère à elle-même.

Telle que nous la possédons, cette poésie, elle peut bien d'abord nous paraître assez ordinaire avec ses rimes sans surprise, *toi* et *moi*, *lune* et *brune*, ses expressions qui sentent un peu l'apprenti, approximatives et comme mal achevées, et ses longueurs. Mais, pour peu qu'on prête une oreille favorable à ces essais d'un poète si jeune, il me semble qu'on est récompensé. Cet accent est vrai, cette émotion ne trompe pas ; en même temps qu'un sens inné du mouvement romantique, il y a dans ces vers, malgré leur jeune gaucherie, un don indéfinissable de persuasion dont le parfum nous parvient encore par bouffées à travers plus d'un siècle.

C'est l'œuvre poétique de Hénau, en tout cas, qui mérite, du moins en partie, d'être remise en honneur. Ses biographies des poètes Reynier et Breuché de la Croix, vivement enlevées, attrayantes par le mouvement de sympathie humaine — et liégeoise — qui les anime, manquent de valeur scientifique. (Il est vrai qu'il nous est facile de juger les erreurs ou les insuffisances historiques de notre auteur, à nous qui disposons par exemple, sur Breuché de la Croix, de l'exhaustive étude publiée récemment par M^{lle} Anne-Marie Gillis aux éditions de l'Académie). Hénau, sans façons, fait naître à Liège cet oratorien français, qui ne se réfugia chez nous et ne devint curé « des Flémalles » qu'à la suite d'une disgrâce politique. Et, s'il trouve remarquables, avec raison, les ouvrages poétiques de ce « Liégeois », il ne s'aperçoit pas qu'ils sont très largement empruntés à Racan, à Godeau, à Sacy... On ne peut tout voir, ni avoir tout lu, et un docteur en droit, même « fiscal », n'est pas nécessairement un expert en authenticité littéraire. Du moins, à défaut de science, a-t-il le mérite de la curiosité. Car il a découvert le personnage, ou à peu près : seul Villenfagne, semble-t-il, en avait traité avant lui. Et le zèle qu'il apporte à le mettre en valeur, en même temps que cet autre poète, vrai Liégeois celui-là, Reynier, est chose bien significative.

Elle montre comment, en vers ou en prose, c'est la glorification de sa patrie liégeoise qui occupe le poète, de même qu'elle occu-

pera sous une autre forme son frère l'historien. Au lendemain de 1830, l'élan du nationalisme triomphant avait soulevé la littérature française de Belgique, c'est-à-dire les quelques chroniqueurs, les quelques critiques et les rares auteurs d'imagination qui la représentaient. Et c'était naturel. Ne venait-on pas d'échapper au danger de voir imposer le hollandais comme seule langue nationale ? La Belgique née des barricades remettait, pour longtemps, le français à ce rang incontesté ; en ce sens, pour des écrivains qui se sentaient profondément français par la langue et par la formation de l'esprit, la révolution belge venait de réparer Waterloo en abolissant une de ses conséquences néfastes : la néerlandisation. Presque tous les littéraires étaient donc ardemment pour la nationalité nouvelle.

Cette note du nationalisme ne manque pas chez Hénau. « L'auteur croit à une littérature nationale, écrit-il, et il y croit fermement. » De cette première croyance, il en déduit une seconde : « Toutes les littératures naissantes sont historiques... La poésie au berceau, c'est l'histoire. Aussi, la littérature indigène ne peut être vraiment originale qu'en remuant notre passé splendide et en s'occupant de nos annales. »

Ces principes pouvaient se discuter, ils pouvaient aussi plus ou moins se défendre : que ne peut-on faire dire aux recettes d'esthétique ? Le fait est qu'ils devaient conduire Hénau à ces *Franchimont*, ces *Chèvremont* qui ne sont certes pas le meilleur de son œuvre. Mais ce qu'il faut remarquer, c'est dans quel passé et dans quelles annales il va chercher les sources de cette « littérature nationale » à laquelle il croit, à laquelle il veut prendre part. C'est le passé liégeois, ce sont les annales liégeoises. Les fastes qu'il célèbre — en se battant les flancs, car il s'abuse sur son génie quand il se croit doué pour ce genre héroïque — ce sont ceux de la vieille principauté ; le pays dont il a le mal, c'est le pays de Liège, et ce sont les bords de la Meuse dont il reprend sans cesse la louange. Qu'il le discerne ou non, ce nationalisme dont il se réclame est particulariste ; c'est le nationalisme liégeois. Une seule exception : le long poème, d'ailleurs en dessous du médiocre, que dans *Le Mal du Pays* il consacre à la *Statue de Rubens*, et le pompeux *Que désormais domine la Belgique* qu'on peut y lire ; exception qui donne d'ailleurs plus de sens encore à cette forme

essentiellement liégeoise de son patriotisme, car elle montre que ce particularisme n'est chez lui ni doctrinal ni systématique, et que Hénau met au contraire toute sa bonne volonté loyaliste à tenir sa partie dans le chœur du nationalisme belge. Ce n'est pas sa faute si, naturellement, spontanément (la spontanéité, l'ingénuité sont ses dons les plus touchants) dans tous ses autres poèmes « nationaux » l'idée de patrie se confond pour lui avec l'idée liégeoise. Mais, en léger correctif de cette pièce où c'est la Belgique qui est célébrée, comment ne pas prendre garde à l'accent dont est chargée l'épithète *belge* dans ce passage de *Pauline* : je hais, dit l'auteur, beaucoup de choses,

*Je hais Monsieur Boileau — je hais les tragédies
Classiques, — les enfants quand ils ont trop d'esprit,
Les vers et les romans qu'un auteur belge écrit...*

Chez le zéléteur d'une littérature « nationale », ce persiflage étonnerait un peu si pour lui national voulait absolument dire belge. Sans exagérer l'importance d'une boutade, il est permis d'y voir un signe que ce Liégeois, si féru de son histoire liégeoise, n'est pas incapable quelquefois d'un petit mouvement d'ironie agacée devant certaines choses « belges ». Ce petit trait vient confirmer que Hénau a gardé le sentiment jaloux de la vieille patrie principautaire ; qu'il en soit conscient ou non, le nationalisme qu'il arbore, c'est au fond l'attachement à la millénaire tradition liégeoise, qui va côtoyer le jeune patriotisme belge sans se confondre avec lui, comme les eaux de deux fleuves qui viennent de se réunir coulent longtemps bord à bord sans se mélanger.

Pour mériter qu'on en exhume le souvenir, ces textes ont donc un intérêt de témoignage sur la persistance du sentiment national liégeois. Ils ont aussi leur savoureux caractère d'époque ; et ils ont, aux pages heureuses, leur poésie. Et pourtant, même les meilleures de ces pages romantiques, n'est ce pas les trahir que de les imprimer à neuf ? Je crains un peu pour elles ce qu'on pourrait craindre pour une couronne de mariée qu'on irait tirer d'une ancienne vitrine : que le contact moderne n'aille les faire tomber en poudre... Si celles qu'on pourra lire dans ce *Bulletin* survivent à ce risque, que les lecteurs qui leur auront trouvé quelque charme se les représentent dans leur forme originale.

Car c'est dans ses minces volumes jaunis qu'il faut lire Hénaux, imprimés à Liège tantôt par Oudart, rue du Crucifix, tantôt par Jeunehomme, quai de la Sauvenière. Je ne puis dire quel surcroît de mélancolie la plus importante de ces éditions (celle du *Mal du Pays*, chez Desoer, datée de 1842) emprunte à la lithographie qu'on y voit en frontispice rapporté. C'est un dessin d'Étienne Hénaux sur son lit de mort, d'après le tableau qu'en fit Wiertz. La maigreur a creusé le masque, ombré les tempes, accentué la valeur du grand nez royal, osseux et busqué ; la bouche, que le collier de barbe noire laisse dégagée, sourit sereinement. L'ensemble est de finesse voluptueuse et de force intelligente. Est-ce en ce portrait, en même temps qu'en ses vers, que Mélot du Dy avait découvert et aimé « son jeune ami romantique » ? Peut-être ses papiers nous l'apprendront-ils. Car, grâce à ce relais que sa mémoire a trouvé dans l'amitié d'un autre mort, Étienne Hénaux n'a sans doute pas fini de revivre.

Marcel THIRY.

MARIE

Jouissons vite du bel âge ;
Le temps passé ne revient plus.
Benoit REYNIER.

*Ne t'en va pas ! Crois-moi, c'est une valse encore,
Et nous l'allons danser ;
Demain quelque chagrin peut venir, et l'aurore,
La verrons-nous passer ?*

*Y penses-tu ? Quitter le bal à l'heure où l'âme
Commence à s'épancher ?...
Sais-tu point qu'ici-bas notre vie, homme et femme,
Se passe à se chercher ?*

*Reste, nous causerons, — Je te dirai ma vie ;
Elle est courte d'ailleurs,
Rien qu'un rêve d'amour placé, loin de l'envie,
Sur des vers et des fleurs.*

*Je t'ouvrirai mon cœur, livre dont chaque page,
Hier, était blanche encor ;*

*Car ce n'est qu'aujourd'hui que j'y grave une image
Près d'un nom en traits d'or...*

*Ton nom, dis-moi ton nom? — Un nom, c'est peu de chose,
Est-ce Angèle ou Thécla?*

*Je préférerais Laure et n'aimerais point Rose...
Non! Ce n'est pas cela...*

*Alors! Démasque-toi? Crois-tu m'être inconnue?
Mais, va, je te connais:*

*Dans mes rêves, le soir, bien souvent je t'ai vue,
Et maintenant je sais,*

*Je sais que sous ce masque il est un œil de flamme,
Un œil noir et méchant,
Et que c'en est fini du repos de notre âme,
Hélas! en t'approchant.*

*Oui, va-t'en, je te crains! — Mais quoi donc, puis-je vivre
Aux lieux où tu n'es pas?*

*Je sens que mon bonheur c'est toi, que, pour le suivre,
Je dois suivre tes pas.*

*Dis-moi donc le balcon où, quand le vent délire
Tes cheveux, sur tes bras,
Le soir, tu viens chercher, lorsque l'espoir t'oublie,
Ton étoile, là-bas?*

*A l'église, au salut, dis-moi quelle est ta place;
J'y prierai, près de toi.*

*Près de toi, je suis sûr que le doute s'efface:
Ton amour, c'est la foi!*

*En parlant, je ne sais comment, mais tout-à-l'heure,
Je défaisais ton gant:*

*Si rose en sort ta main, que ma bouche l'effleure...
Qui n'en eût fait autant!*

*Tu ris! Pourquoi cela? T'ai-je dit quelque chose
Ou suis-je fou vraiment?*

*— Je rêve, me dis-tu? N'en sais-tu pas la cause?
Je rêve à ton amant...*

Aimes-tu ? Quel est-il celui que tu préfères ?

Est-il digne de toi ?

Du choix qu'elles ont fait les femmes sont si fières !

T'aime-t-il comme moi ?

N'est-ce pas un désir charnel ou quelque envie

Qui s'éteint en un jour ?

Désirer, c'est ternir... Eh ! que serait la vie,

Si c'était là l'amour !

Aimer, c'est s'estimer, c'est se grandir, et croire

Au bien, à la vertu ;

C'est bannir l'égoïsme et dire à toute gloire :

Gloire, que me veux-tu ?

Tu n'aimes rien, dis-tu ! Rien, c'est trop. — Quoi ! la lune

Qui, le soir, voit tes pleurs,

La chanson de l'oiseau, le parfum de la brune,

La musique ou les fleurs,

Ce qu'on rêve la nuit, qu'au matin on invite,

Et qu'on nomme tout bas,

Et qui, trop tard venu, s'en va toujours trop vite,

Dis, ne l'aimes-tu pas ?

N'aimes-tu pas les vers, et, quand ton âme est veuve,

Lequel, dans l'abandon,

Lamartine ou Hugo, Brizeux ou Sainte-Beuve,

Lequel préfère-t-on ?

Chaque soir, n'es-tu pas, ainsi que moi, morose

De voir qu'un jour s'en va,

Puis demain, et toujours, sans une seule chose

De tout ce qu'on rêva ?

Rêves-tu comme moi l'amour sans fin, qui dure

Toute une éternité,

Qui fait rire et pleurer, et qui seul rend moins dure

La dure pauvreté ?

Oh ! si tu l'as rêvé, je te plains ; car un rêve,

Lorsqu'il fuit, c'est affreux. —

*J'en faisais un tantôt, près de toi, quand s'élève
 L'heure de nos adieux...*

*Je t'aime et tu t'en vas! — L'aube qui vient d'éclorre
 Nous sépare... on t'attend...*

*Et j'ignore ton nom!... Tes traits, je les ignore...
 Et je t'aime pourtant!*

*Réponds? Tu ne dis rien? — Ton âme est attendrie?
 Tu pleures... Oh! merci!*

*Non, tu défais ton masque... Eh quoi! C'est toi, Marie...
 Toi, me tromper ainsi!*

*C'est toi que je retrouve, ô ma vieille maîtresse,
 Belle et m'aimant toujours!*

*Ah! La chanson dit vrai: l'on en revient sans cesse
 A ses premiers amours!*

Liège, mars 1839.

EN VOYAGE.

*Ainsi donc vous partez. — Le plus prochain relais
 Vous verra loin de moi disparaître à jamais.
 C'est bien là notre destinée!*

*Se trouver et se perdre!... Ici, le même jour,
 Se voir et se quitter! — Comme la fleur, l'amour
 Remplit à peine sa journée!*

*Ah! le sort est jaloux; il nous sépare, alors
 Que la route à nos yeux émaille ses abords
 Et que l'amour étreint notre âme.*

*Le bonheur est une ombre. En vain, on le poursuit,
 Et lorsqu'on le saisit parfois, c'est qu'il fait nuit
 Et c'est qu'on a révé, madame!*

*Le hasard nous a mis sur le même chemin.
 Mais moi, je vais au nord, vous au sud, et, demain,
 Nous serons bien loin l'un de l'autre!
 On s'était déjà vu, sans doute, quelque part,*

*Car on s'est reconnu, — car, au premier départ,
Mon cœur avait compris le vôtre.*

*Nous avons vu deux fois l'aurore se lever,
Et, du matin au soir, vous m'avez fait trouver
La route à moitié raccourcie.
Un haut clocher, là-bas, paraît dans le lointain...
C'est le terme fatal ! Je vais pouvoir, enfin,
Pleurer, quand vous serez partie !*

*Le voyage fut court. C'est la vie, à peu près.
On part, riche d'espoir, enchanté, — puis, après,
Quand on arrive, on est en larmes...
Je vous parle de tout, hors d'amour, — et pourtant
Il est dans mes regards ; mais je me tais, sentant
Que le silence a plus de charmes.*

*Votre mère, qui dort, sourit. A l'horizon,
Un rêve lui fait voir, au seuil de sa maison,
Votre sœur avec votre frère...
Sans doute, votre sœur vous ressemble, et je vois
D'ici ses cheveux noirs, et dans sa douce voix
La douceur de son caractère.*

*Vous retournez aux lieux où vous vîtes le jour,
Et moi je m'en éloigne. — On sait votre retour,
On vous attend, aujourd'hui même.
Vous allez au pays demeurer désormais,
Et vous aurez, demain, oublié pour jamais
L'étranger qui part et vous aime !*

*Mais quoi donc, les chevaux ont des ailes, je crois ?
Nous arrivons. Le cor sonne, et fait, à sa voix,
Mettre la ville à la fenêtre...
Ces gens disent sans doute, en nous voyant passer,
Que nous sommes heureux... tant on aime à penser
Que les autres ont le bien-être !*

*Partez donc. — Que le ciel daigne veiller sur vous.
Le bonheur vous est dû. Quelque jour, un époux*

*Vous choisira pour sa compagne.
Aimez-le. Devenez son bon ange ici-bas.
Soyez douce envers lui. Songez que ce n'est pas
Avec des fiertés qu'on nous gagne.*

*Moi, je m'en vais courir, voir du pays, chercher
Une trêve à des maux qu'il me faut vous cacher.*

*Je ne vous dis pas mes souffrances...
Puissiez-vous, sous vos pas, ne fouler que des fleurs,
Et ne jamais compter, au nombre des douleurs,
La perte de vos espérances!*

*Le sort le veut. Partez. Recevez mes adieux, —
Et si peut-être, un jour, vous revoyez ces lieux
Pensez à l'étranger, madame!*

*Il n'oubliera jamais ce voyage, — et souvent,
Rentré dans son pays, il reverra, vivant,
Fixé sur lui, votre œil de flamme!*

Leipsic, 10 septembre 1841.

Étienne HÉNAUX.

Chronique.

PRIX ACADÉMIQUES

En sa séance du 14 juin 1958 l'Académie a accordé le Prix Félix DENAYER à M. Maurice CARÈME pour l'ensemble de son œuvre poétique.

En sa séance du 19 avril 1958 l'Académie a attribué le Prix POLAK à M. Philippe JONES, pour son recueil de vers « Amours et autres visages ».

OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises.

Mémoires.

ÉTIENNE Servais. — <i>Les Sources de « Bug-Jargal »</i> . 1 vol. in-8° de 159 pages	60 frs
HANSE Joseph. — <i>Charles De Coster</i> . 1 vol. in-8° de 383 pages	90.—
VANWELKENHUYZEN Gustave. — <i>L'Influence du naturalisme français en Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 339 pages	150.—
PAQUOT Marcel. — <i>Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière</i> . 1 vol. in-8° de 224 pages	90.—
BRONKART Marthe. — <i>Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin</i> . 1 vol. in-8° de 306 pages	120.—
VERMEULEN François. — <i>Edmond Picard et le réveil des Lettres belges 1881-1898</i> . 1 vol. in-8° de 100 pages	36.—
MICHEL Louis. — <i>Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse</i> . 1 vol. in-8° de 432 pages	120.—
REICHERT Madeleine. — <i>Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt</i> . 1 vol. in-8° de 247 pages	60.—
GILSOUL Robert. — <i>La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours</i> . 1 vol. in-8° de 418 pages	150.—
REMACLE Louis. — <i>Le parler de La Gleize</i> . 1 vol. in-8° de 355 pages	90.—
SOSSET L.-L. — <i>Introduction à l'œuvre de Charles De Coster</i> . 1 vol. in-8° de 200 pages	60.—
DOUTREPONT Georges. — <i>Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 169 pages	60.—
WILMOTTE Maurice. — <i>Les Origines du Roman en France</i> , 1 vol. in-8° de 263 pages	90.—
THOMAS Paul-Lucien. — <i>Le Vers moderne</i> . 1 vol. in-8° de 247 pages	120.—
CHARLIER Gustave. — <i>Le Mouvement Romantique en Belgique (1815-1850)</i> . 1 vol. in-8° de 423 pages	225.—
BERVOETS Marguerite. — <i>Œuvres d'André Fontainas</i> . 1 vol. in-8° de 238 pages	120.—

WARNANT Léon. — <i>La Culture en Hesbaye liégeoise</i> . 1 vol. in-8° de 255 pages	140.—
DOUTREPONT Georges. — <i>La littérature et les médecins en France (épuisé)</i> .	

Collection de l'Académie.

WILLAIME Élie. — <i>Fernand Severin — Le Poète et son Art</i> . 1 vol. 14 × 20 de 212 pages	60.—
BODSON-THOMAS Annie. — <i>L'Esthétique de Georges Rodenbach</i> . 1 vol. 14 × 20 de 208 pages	90.—
MARET François. — <i>Il y avait une fois</i> . 1 vol. 14 × 20 de 116 pages	60.—

Textes anciens.

BAYOT Alphonse. — <i>Le Poème moral</i> . Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. 1 vol. in-8° de 300 pages	225.—
CHARLIER Gustave. — <i>La Trage-Comédie Pastorale (1594)</i> . 1 vol. in-8° de 116 pages	90.—
LEJEUNE Rita. — <i>Renaut de Beaujeu. Le lai d'Ignaure ou Lai du prisonnier</i> . 1 vol. in-8° de 74 pages	60.—
HAUST Jean. — <i>Médecinaire Liégeois du XIII^e siècle et Médecinaire Namurois du XIV^e</i> (manuscrits 815 à 2700 de Darmstat). 1 vol. in-8° de 215 pages	90.—

Rééditions.

PIRMEZ Octave. — <i>Jours de Solitude</i> . 1 vol. 14 × 20 de 351 pages	60.—
VANDRUNNEN James. — <i>En Pays Wallon</i> . 1 vol. 14 × 20 de 241 pages	60.—
CHAINAYE Hector. — <i>L'Ame des Choses</i> . 1 vol. 14 × 20 de 189 pages	60.—
DE SPRIMONT Charles. — <i>La Rose et l'Épée</i> , 1 vol. 14 × 20 de 126 pages	60.—
BOUMAL Louis. — <i>Œuvres</i> (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). 1 vol. 14 × 20 de 211 pages	60.—
PICARD Edmond. — <i>L'Amiral</i> . 1 vol. 14 × 20 de 95 pages	60.—
LEMONNIER Camille. — <i>Paysages de Belgique</i> . Choix de pages. Préface par Gustave Charlier. 1 vol. 14 × 20 de 135 pages	90.—
GIRAUD Albert. — <i>Critique littéraire</i> . 1 vol. 14 × 20 de 187 pages.	75.—
HEUSY Paul. — <i>Un coin de la Vie de Misère</i> . 1 vol. 14 × 20 de 167 pages	75.—

Publications récentes.

BUCHOLE Rosa. — L'Évolution poétique de Robert Desnos. 1 vol. 14 × 20 de 238 pages	100 frs
CHAMPAGNE Paul. — Nouvel essai sur Octave Pirmez. I. Sa Vie. 1 vol. 14 × 20 de 204 pages	90.—
COMPÈRE Gaston. — Le Théâtre de Maurice Maeterlinck. 1 vol. in 8° de 270 pages	100.—
CULOT Jean-Marie. — Bibliographie de Émile Verhaeren. 1 vol. in 8° de 156 pages	90.—
DAVIGNON Henri. — Charles Van Lerberghe et ses amis. 1 vol. in 8° de 184 pages	100.—
DELBUILLE Maurice. — Sur la Genèse de la Chanson de Roland. 1 vol. in 8° de 178 pages	100.—
DESONAY Fernand. — Ronsard poète de l'amour. I. Cassandre. 1 vol. in 8° de 282 pages	100.—
DESONAY Fernand. — Ronsard poète de l'amour. II. De Marie à Genève. 1 vol. in 8° de 317 pages	100.—
FRANCOIS Simone — Le Dandysme et Marcel Proust (De Brummel au Baron de Charles). 1 vol. in 8° de 115 pages	100.—
GILSOUL Robert. — Les influences anglo-saxonnes sur les Lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880. 1 vol. in 8° de 342 pages	120.—
GUILLAUME Jean S. J. — Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les « Entrevisions » et « La Chanson d'Ève » de Van Lerberghe. 1 vol. in 8° de 303 pages	120.—
MAES Pierre. — Georges Rodenbach (1855-1898). Ouvrage couronné par l'ACADÉMIE FRANÇAISE, 1 vol. 14 × 20 de 352 pages	110.—

NOULET Émilie. — Le premier visage de Rimbaud. 1 vol. 14 × 20 de 324 pages	120.—
REMACLE Madeleine. — L'Élément poétique dans « A la recherche du Temps Perdu » de Marcel Proust. 1 vol. in 8° de 213 pages	100.—
RUELLE Pierre. — Le vocabulaire professionnel du houilleur borain. 1 vol. in 8° de 200 pages	150.—
SOREIL Arsène. — Introduction à l'histoire de l'Esthétique française (nouvelle édition revue). 1 vol. in 8° de 152 pages	90.—
VIVIER Robert. — Et la poésie fut langage. 1 vol. 14 × 20 de 232 pages	90.—
VIVIER Robert. — L'originalité de Baudelaire (réimpression suivie d'une note de l'auteur). 1 vol. in 8° de 296 pages	110.—
Table générale des Matières du Bulletin de l'Académie. (Années 1922 à 1952). 1 brochure in 8° de 42 pages	25.—

Vient de paraître :

GILLIS Anne-Marie. — Edmond Breuché de la Croix. 1 vol. 14 × 20 de 170 pages	75.—
DEFRENNE Madeleine. — Odilon-Jean Périer. 1 vol. in 8° de 468 pages	150.—
ROBIN Eugène. — Impressions littéraires. (Introduction de M. Gustave Charlier) 1 vol. 14 × 20 de 212 pages	75.—
CULOT Jean-Marie. — Bibliographie des Écrivains Français de Belgique (1881-1950) 1 vol. in 8° de 304 pages	100.—

Les ouvrages ci-dessus seront envoyés franco après versement du prix indiqué au C. C. P. N° 150119 de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, Palais des Académies, Bruxelles.

PRIX : 25 Frs